



"Message aux lecteurs: les constats sont souvent vrai, les solutions toujours fausses."

- ▶ **Le futur objet de vos rêves** p.1
- ▶ **L'humanité a atteint ses limites, mais elle ne le sait pas... encore** p.2
- ▶ **Le « développement » a-t-il un avenir ?** p.17
- ▶ **Les réformes sont-elles impossibles ?** p.20
- ▶ **Comment nous nous préparons, nous et nos enfants, pour l'extinction** p.24
- ▶ **L'éolien industriel, faussement écolo mais vraiment répressif** p.32
- ▶ **De la neige dans le désert marocain** p.36
- ▶ **DIFFERENCE CULTURELLE...** (Patrick Reymond) p.37
- ▶ **Comment réparer la doctrine de Défense nationale américaine (Dmitry Orlov)** p.38

SECTION ÉCONOMIE

- ▶ **"On s'approche de la zone rouge sur les taux d'intérêt"** (Charles Sannat) p.45
- ▶ **Re-badaboum : le Dow Jones cède jusqu'à -10% en une journée !** (Pierrick Tillet) p.46
- ▶ **Le charme est rompu, les illusionnistes se sont ridiculisés.** (Bruno Bertez) p.47
- ▶ **Une crise n'est pas une aberration, c'est au contraire une émergence de la Vérité.** (B. Bertez) p.49
- ▶ **Bienvenue dans l'asile de fous Monsieur Powell!** (Bruno Bertez) p.53
- ▶ **Les bourses chutent... Avez-vous remarqué un détail ?** p.54
- ▶ **La panique obligataire s'étend** (Bill Bonner) p.55
- ▶ **Panique chez les accros à la dette ?** (Bill Bonner) p.58
- ▶ **Un bon petit krach pour en éviter un autre bien plus mauvais** (Simone Wapler) p.61
- ▶ **Des indicateurs plus vus depuis 2007...** (Nick Hubble) p.64
- ▶ **La Pierre de Rosette raconte un jubilé** (Nick Hubble) p.67
- ▶ **« Pour Patrick Artus, Karl Marx avait raison !! »** (Charles Sannat) p.70

Le futur objet de vos rêves

Nyouz2dés, 6 février 2018



VOICI UN OBJET SIMPLE QUE VOUS NE SEREZ OBSOLUMENT PAS CAPABLE DE PRODUIRE VOUS-MÊME: LE SANDWICH JAMBON-FROMAGE. Produire du blé est extrêmement difficile. Cultiver un champ pour faire pousser du blé, le moudre et faire cuire le pain n'est plus accessible à tous. Élevé un port, le tuer, le découper n'est pas à la portée des âmes fragiles. Produire du fromage? Beaucoup plus facile... si vous avez une vache. Et dernière opération (un luxe) : une tranche de laitue, facile à faire pousser si vous pouvez vous permettre d'attendre 3 à 10 mois, le temps qu'elle pousse. J'espère que vous n'aimez pas la mayonnaise...

L'humanité a atteint ses limites, mais elle ne le sait pas... encore

Gérard Ayache 1 Février 2016



Alors que le monde bruisse des sirènes du post-humanisme voire du transhumanisme, d'intelligence artificielle et d'homme augmenté, de progrès technologiques nous menant tout droit à l'immortalité, il est une voix qui nous dit tout le contraire. Non, l'homme a atteint ses limites biologiques, physiologiques, environnementales. Il a atteint un plafond dans tous les domaines : l'espérance de vie est au taquet, les records olympiques se font de plus en plus rares et laborieux, la croissance économique des sociétés marque un pas qui semble durable, les innovations technologiques, contrairement aux apparences, aussi. Cette voix est celle du Professeur Jean-François Toussaint ; il faudra retenir son nom car il est de la lignée des Copernic, Darwin ou Freud : il est en train d'infliger sa quatrième blessure narcissique à l'humanité.

Jean-François Toussaint nous accueille dans son laboratoire de l'[IRMES](#) situé en plein cœur du magnifique campus de l'INSEP, l'Institut national du sport, qui forme plus de la moitié de nos champions olympiques dans ses installations du bois de Vincennes. Chaleureux et souriant, il a la carrure d'un joueur de basket de la NBA ; il fut en fait international de volley et porta les couleurs de l'équipe de France. Ce médecin cardiologue formé à Harvard enseigne la physiologie à l'Université Paris Descartes. Il dirige l'IRMES, l'institut de Recherche bioMédicale et d'Épidémiologie du Sport qu'il a créé en 2006 ; il dirige aussi le Groupe Adaptation et Prospective du Haut Conseil de la santé publique dont il oriente les analyses vers les grands enjeux de santé et la prévention des risques émergents.

Il a signé plus d'une centaine d'ouvrages et de publications, et fait partie de cette nouvelle génération de scientifiques qui savent décompartmenter sans complexe les disciplines pour avoir un regard transversal encore plus perspicace. Bref, c'est

quelqu'un qui, quand il parle, semble parfaitement savoir ce qu'il dit. Et ce qu'il nous dit va à l'encontre de toutes les idées reçues. Son discours nous ébranle et nous alerte, provoquant immanquablement le déni, la contestation puis, devant l'accumulation des preuves, très vite, la prise de conscience que nous devons changer. Que l'humanité doit prendre très au sérieux ce que nous dit ce scientifique.



Chaque jour, une information nouvelle vient compléter la litanie des contraintes économiques, climatiques ou sanitaires qui assaillent l'humanité. Face à elles, notre premier intérêt est de reconnaître les performances de nos capacités d'adaptation et de résilience, ce mot tellement à la mode qu'il ne veut plus rien dire. Or ce que l'on ne claironne pas, c'est que, simultanément, nous avons atteint nos limites. Pour le Professeur Toussaint, « *La recherche constante d'optimisation et l'évolution séculaire de nos capacités d'espèce n'ont fait que nous conduire aujourd'hui, à nos maxima* ». Ces limites sont aujourd'hui mesurées de plus en plus précisément sur un très grand nombre d'indicateurs, dans des domaines aussi variés que le sport, l'économie, la démographie ou la santé publique. Ces limites, qu'elles soient biologiques ou sociétales, ont toutes un rapport avec les grandes régulations qui animent le monde. Avec les grandes lois de la matière, mais aussi celles du vivant.

Notre entretien avec Jean-François Toussaint commence par un rappel de ce qu'est le vivant et quelles sont ces lois universelles qui régulent la physique de la matière, le métabolisme cellulaire, la physiologie des individus, les interactions entre espèces et leur évolution dans le temps. Étapes nécessaires avant d'aller plus loin.

Les grandes lois qui cadrent le vivant

Premier rappel à bien garder à l'esprit : « *Le vivant est extrait des opérations de la matière inerte et subit donc les lois de la physique et de la chimie* ». La vie est apparue sur notre planète il y a 3.8 milliards d'années, soit assez rapidement après la formation géologique de la Terre : moins de 700 millions d'années. Avant, ce n'était pas possible, les conditions n'étaient pas encore réunies. Dès cet instant, la course à la complexité va s'accélérer, dans des directions infinies et de plus en plus créatives, voire farfelues. Mais aussi de moins en moins prévisibles. Dans ce jaillissement de complexité, avec des formes et des règles du vivant de plus en plus diversifiées, il est une constante : comme la matière inerte, les règles du vivant doivent respecter des règles physico-chimiques fondamentales. Ce sont des cadres qui définissent des invariants qui vont traverser la totalité de ce qui existe dans notre univers connu.

La magie des fractales

Parmi ces grands invariants, Le professeur Toussaint aime citer les formes d'organisations fractales, chères à [Benoît Mandelbrot](#). Dans une fractale, chaque élément

de la fractale contient la clé de la construction toute entière et ce, à toutes les échelles. Les exemples dans la nature sont connus depuis longtemps : de l'architecture du chou à la forme des branches des arbres, de nos ramifications pulmonaires à la forme des éclairs un soir d'orage. Ces formes sont fractales et organisées de façon à rechercher l'optimisation maximale.



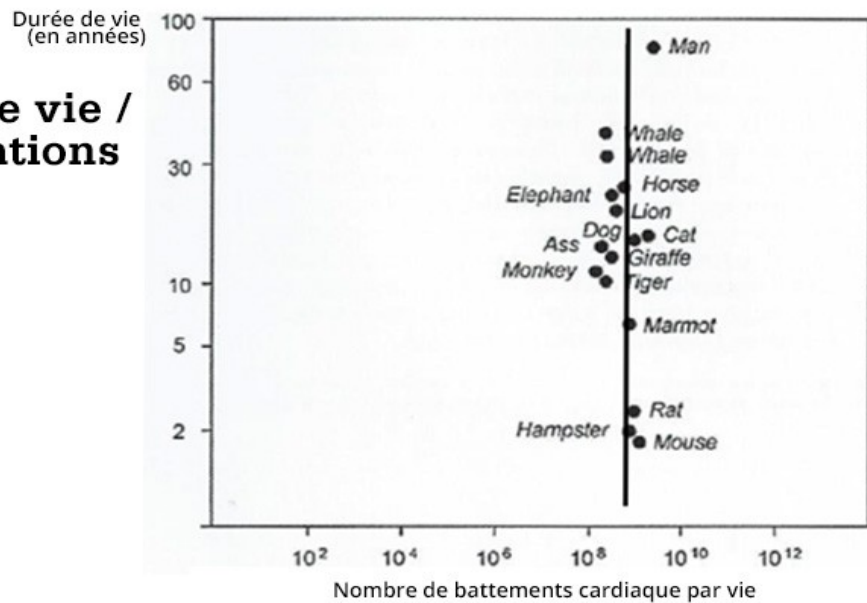
Ces grandes lois se retrouvent à toutes les échelles, à tous les ordres de grandeurs : du plus petit (10^{-35} m) au plus grand (10^{30}). De l'infime particule élémentaire à l'amas galactique. Et dans toutes ces échelles, il y a toujours deux valeurs associées : l'énergie et l'entropie qui possèdent, quel que soit l'ordre de grandeur, le même type de relation. Le Directeur de l'IRMES nous donne un exemple : « *Que l'on parle des enzymes (qui sont des éléments du vivant) et par exemple, de la vitesse à laquelle ils fonctionnent et la façon dont l'énergie circule dans les grands amas galactiques, les lois de distribution sont identiques. Ce sont des lois logarithmiques qui vont, à un moment donné, inscrire des limites* ».

Nos pulsations cardiaques sont comptées

Un autre invariant parlera plus aux esprits réfractaires aux mathématiques. C'est celui de la relation entre le nombre de pulsations cardiaques et la durée de vie. « *Dans l'immense classe des mammifères, de la petite souris dont le cœur bat à 600 pulsations par minute, jusqu'à la baleine dont le cœur bat à 10/15 pulsations, mais qui ont deux espérances de vie opposées (2 ans pour la souris et 90 ans pour certaines baleines) les deux animaux vont avoir le même nombre de battements à la fin de leur vie. On a donc pour ce groupe entier, en l'occurrence celui des mammifères, un rapport pulsations cardiaques/durée de vie, qui est une constante. 1.5 milliards de battements dans une vie, 3 milliards pour certaines exceptions, mais pas plus.* »

Rapport durée de vie / nombre de pulsations cardiaques

Sources :
HJ LEVINE - 1997
P. POIRIER - 2014



Peut-on s'écarter de cette loi, de cette constante qui semble absolue ? Jean-François Toussaint est formel : « *L'homme s'est très peu écarté de cette loi. Il s'en est écarté un petit peu depuis une dizaine de générations, par le biais de sa technologie et de son développement avec l'augmentation de l'espérance de vie. Mais la question est celle de l'élasticité de cet écart et donc de l'énergie qu'il faut continuer à produire pour se maintenir à distance de cette règle commune qui nous relie à tout le reste du vivant* ». Le problème revient ici encore à une question d'énergie : pour s'écarter d'une telle loi, la dépense énergétique doit être si grande qu'elle compromet la viabilité de l'exercice. Et quand on dit « dépense énergétique », on pense bien sûr aussi à « coût » au sens économique du terme.

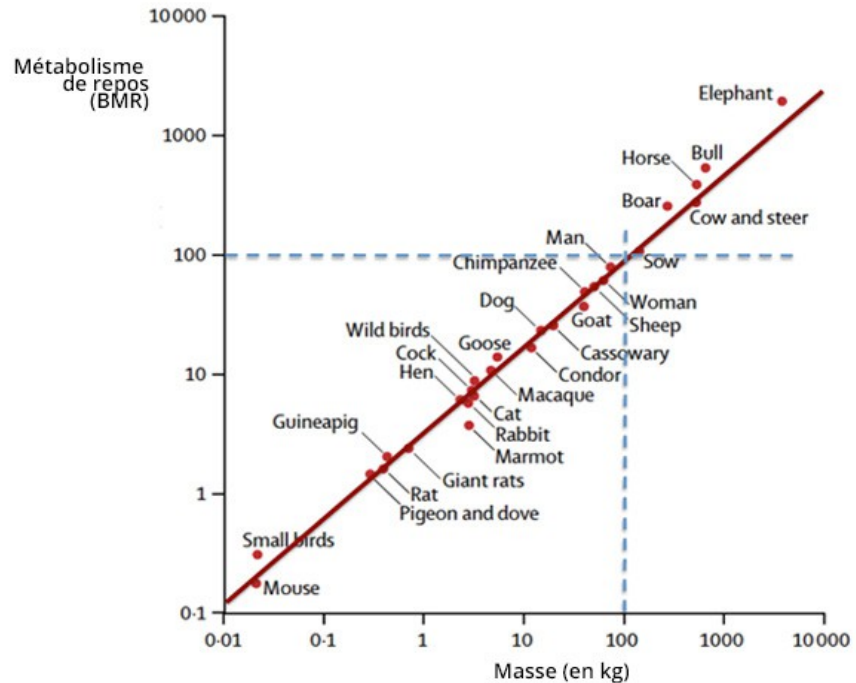
Combien de temps pour recharger les batteries ?

Un autre invariant ? En voici un au nom barbare : BMR pour loi scalaire du métabolisme de repos. Cela ne dit rien aux néophytes mais pourtant cette loi est assez simple à comprendre. Elle consiste à mesurer ce qu'un élément peut métaboliser comme énergie au repos. C'est en quelque sorte le temps de recharge de nos batteries. Eh bien cette loi, formulée par une équation mathématique, est constante quelle que soit son échelle : « *Cette loi relie le métabolisme de repos de l'animal entier, l'éléphant comme l'homme, jusqu'à ses composantes cellulaires, et même en descendant jusqu'aux éléments subcellulaires comme par exemple, la mitochondrie à l'intérieur d'une cellule, voire même les éléments de la mitochondrie comme par exemple les enzymes respiratoires... et à chaque fois, on se rend compte que le taux métabolique, c'est-à-dire ce que cet élément peut métaboliser comme énergie, est toujours directement relié à sa masse.* » Impossible donc d'échapper à cette constante.

Loi scalaire en biologie

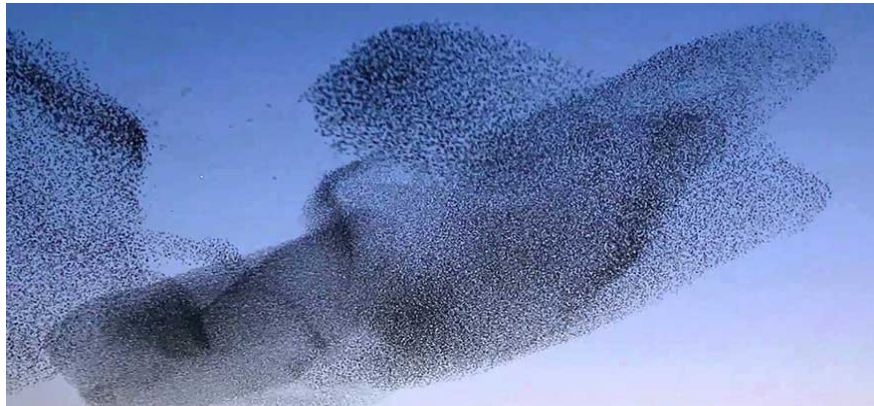
$$\text{BMR} = \alpha \cdot M^{3/4}$$

Sources :
GB. WEST - Lancet - 2012



Du vol des étourneaux à la formation de l'embryon

Voulez-vous un autre exemple ? Celui-ci commence par une image que nous avons tous au moins une fois dans notre vie admirée : celle des magnifiques nuages d'étourneaux qui animent certains ciels d'été. Leur formation et leur dynamique semble obéir à une loi mystérieuse. Il s'agit en fait d'hydrodynamique. Les travaux de chercheurs français dirigés par [Vincent Fleury](#) du CNRS sont en train de révéler ce qui pourrait être une nouvelle loi fondamentale.



Cette recherche porte sur l'enroulement hydrodynamique, comme celle des étourneaux, mais cette fois-ci, dans le cadre de la formation embryonnaire. À ce stade, le génome va créer très tôt des compartiments qui vont se spécialiser (en placenta, en crête neurale, etc.) formant des pôles ayant des densités différentes. Jean-François Toussaint nous explique le processus en œuvre : « Ces étapes se font comme un origami, en fonction des différences de densité, avec des plans qui respectent parfaitement la différence de poids cellulaire entre ces zones. Il y a donc des repliements, des fonctions qui

deviennent mathématiquement très faciles à exprimer et qui vont conditionner l'évolution de toutes ces étapes du vivant ». A la formation de la vie présideraient donc des lois physico-chimiques universelles et pas seulement biologiques.

Ces lois du vivant, dont nous venons de citer quelques-unes, conduisent à fixer des limites. Sous certains aspects, nous avons, selon les recherches du professeur Toussaint et de ses équipes, déjà atteint les limites et sommes face à un plafond infranchissable.

La théorie du plafonnement

Cette théorie est née des travaux menés à l'IRMES qui ont consisté à étudier, sur l'ensemble de l'ère olympique, depuis 1896, l'évolution des records du monde. Ceux-ci sont en effet intéressants car ils sont l'expression, à un moment donné, du maximum physiologique, de vitesse, de détente, de puissance etc. que peut déployer un être humain. Jean-François Toussaint précise : *« on a repris toute l'histoire du sport moderne depuis plus de 120 ans et cette étude nous montre que la distribution de ces records suit elle aussi des lois très simples, des lois de croissance. »*. Le médecin nous présente quelques courbes parmi les dizaines qu'il a construites avec ses équipes, pour toutes les disciplines sportives. Toutes les courbes, sans aucune exception, présentent la même configuration !

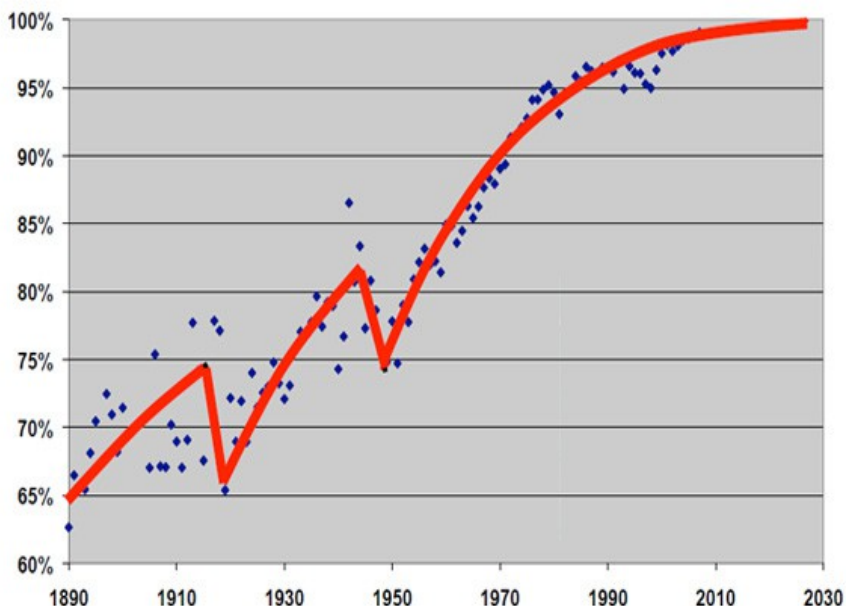
Les records olympiques au taquet

« Cette distribution, commente Jean-François Toussaint, se déroule progressivement dans le cours du XX^e siècle avec une accélération et puis un ralentissement dans les dernières décennies, et pour certaines disciplines, des plafonnements depuis trente ans. »

Ce que l'on observe c'est effectivement une sorte d'arrêt de la croissance de la courbe ces dernières années. Ce n'est toutefois pas l'information la plus importante. En effet, notre interlocuteur tient à préciser : *« En dehors de cela, ce que ces courbes montrent c'est que la moyenne générale est celle de l'atteinte de plafonds par rapport à une asymptote théorique. Nous sommes arrivés à 99 % de nos capacités par rapport à ce que nous étions en 1896. À cette époque nous étions à 66 % de nos capacités, ce qui signifie que le gain a été énorme puisqu'on a rajouté le tiers des capacités qui nous manquaient. Le problème c'est que maintenant, nous n'arrivons pas à aller plus loin. »*

Progression de 3260 records mondiaux

Sources :
G. BERTHELOT - 2008



En entendant ces paroles, un coup d'œil à la fenêtre du labo nous fait percevoir un stade, des installations ultramodernes, une piste d'athlétisme. En arrivant dans l'allée, on longe une bordure de plaques de ciment portant l'empreinte du pied ou de la main de nos plus grands champions, de Caron à Lavillenie... Une épopée formidable... Et ce professeur Toussaint, qui nous dit avec son sourire désarmant que les records, c'est fini ! Voyant notre surprise, Jean-François Toussaint poursuit : « *Il y a encore des sportifs qui peuvent battre des records, Renaud Lavillenie l'a montré en saut à la perche, mais il faut observer qu'au moment où Lavillenie débloque le compteur, seulement d'un centimètre, vingt ans après Sergueï Bubka, ce qui fait 0.05 mm par an de progression, ce qui n'est plus grand-chose ; au même moment, les neuf autres qui participaient au top ten de cette discipline eux, régressaient de dix centimètres ! Donc si on regarde la discipline elle-même, parmi les meilleurs, on observe qu'elle est en pleine régression.* »



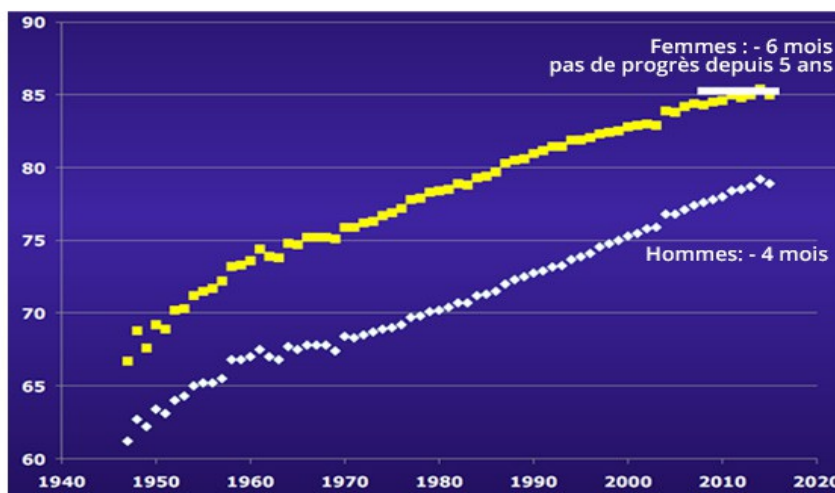
L'espérance de vie désespérément plate

Et hors du sport, la règle du plafonnement s'applique-t-elle aussi ? peut-on se demander avec un brin d'anxiété. Ici encore, Jean-François Toussaint ne parvient pas à nous rassurer. *« À partir de ces constats et de la réflexion que l'on avait en termes de santé publique, nous nous sommes penchés immédiatement sur d'autres records. Notamment le record de l'espérance de vie, 122 ans et quelques mois, qui est détenu par la française Jeanne Calment, mais qui date de quasiment vingt ans. Lorsque l'on observe attentivement ces données, on voit que l'évolution des « super-centenaires », c'est-à-dire des individus qui atteignent plus de 110 ans, arrive progressivement à des plafonds. Nous sommes en train de connaître un ralentissement de la progression de l'espérance de vie, contrairement à tout ce que l'on pensait. Nous sommes en train d'atteindre nos plafonds d'espérance de vie. »*

Espérance de vie France 2016

(premier recul enregistré depuis 1969)

Sources : INED - INSEE - janvier 2016



Il y a quinze jours l'INSEE [publiait](#) les courbes de l'espérance de vie mises à jour avec

l'année 2015. Elles manifestaient une régression par rapport aux années précédentes, dues selon les organismes officiels à la chaleur et au froid (sic !) de l'année 2015. Pour le professeur Toussaint, « *Le recul de cette espérance de vie de cinq mois, ce qui est statistiquement énorme par rapport à tout ce que l'on a connu, à part la canicule de 2003, montre que cette période est en train de s'installer. Ce qui signifie que nous sommes en train d'atteindre un plafonnement de l'espérance de vie en France.* » Pour le scientifique, nous arriverions à une limite générale dans laquelle les personnes les plus âgées deviennent aussi les plus vulnérables et donc très sensibles aux variations des conditions auxquelles ils sont soumis, comme par exemple la chaleur intense ou le froid, des infections inhabituelles (on parle beaucoup du virus Zika en ce moment, ou de la baisse d'efficacité des antibiotiques). Jean-François Toussaint ajoute : « *Ces changements sont importants. Mais sur le plan économique aussi car le recul majeur d'une économie va se traduire immédiatement par une augmentation de la mortalité* ».

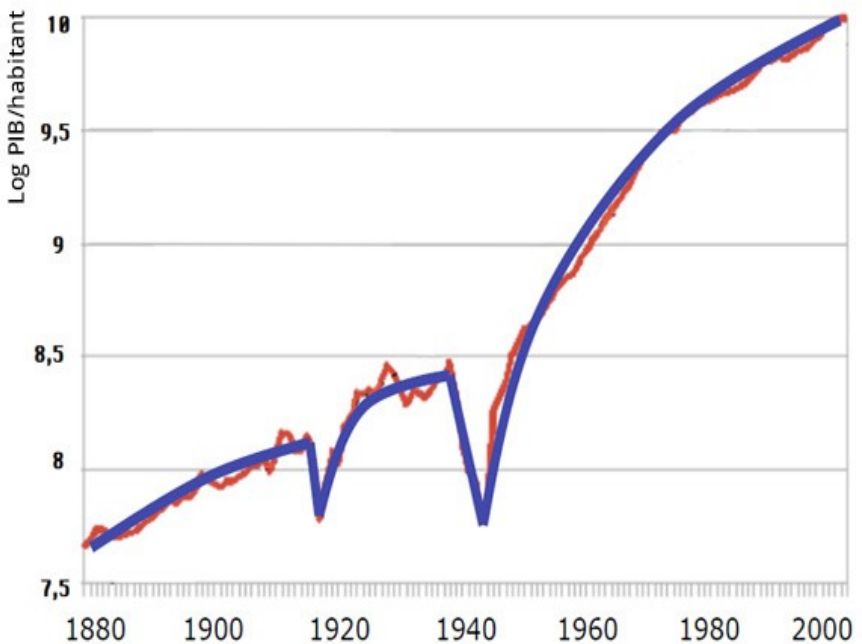
L'économie à bout de souffle

L'économie en effet montre des signes de plafonnement. Nous ne pensions pas que ce domaine typiquement sociétal pouvait être affecté de façon aussi massive par des lois naturelles. Pour Jean-François Toussaint, cela ne fait aucun doute et nos courbes de croissance sont similaires à celles de l'espérance de vie ou de l'évolution des records sportifs. Il affirme en effet : « *L'économie est un domaine qui va aussi montrer ce plafonnement. L'augmentation progressive de la croissance des économies d'abord européennes (avec la colonisation au XIX^e siècle qui a tiré le parti du développement industriel) plafonne. Les pays européens vont être les premiers à atteindre ces plafonds, avant que l'Amérique du nord ne les suive, puis l'Asie et potentiellement l'Afrique.* »

Expansion économique

Optimisation des potentiels
Taux de croissance du PIB

Sources :
Minefi 2008



Ainsi ce que l'on observe dans le domaine physiologique, ces tendances lourdes se retrouvent dans d'autres segments de l'activité humaine. Pour le professeur Toussaint, c'est tout à fait logique. Il tire sa certitude du fait que toutes les courbes, provenant de différents types de mesure, obéissent aux mêmes mécanismes et sont influencées par les mêmes facteurs. Il nous donne un exemple : « *On voit un recul sur toutes les courbes dans les périodes de la première et deuxième guerre mondiale. Ça paraît évident, mais en même temps, ça nous montre que sur ces phases de développement, il y a bien des éléments communs qui agissent, en positif ou en négatif.* » Le scientifique veut nous montrer que l'histoire des sociétés en général et de l'économie en particulier s'inscrivent dans l'histoire humaine. Dans la longue histoire qui va du vivant issu de la matière inerte à l'homme inscrit dans des sociétés humaines. Des sociétés qui elles-mêmes ont évolué de la tribu à la ville puis de la ville à des ensembles plus vastes et aujourd'hui à la mondialisation.

Mais toute cette histoire présente un point commun qui en relie toutes les phases : celui de la maîtrise énergétique. Jean-François Toussaint tient à nous rappeler que « *toute cette histoire nous lie à notre capacité à utiliser l'énergie pour développer des capacités qui décuplent nos capacités physiologiques. C'est donc bien dans l'ensemble de cette construction générale que s'inscrit l'histoire humaine, que s'inscrit l'histoire des sociétés ; l'économie et elles n'ont aucune raison de ne pas respecter ces lois, puisqu'elles en sont issues.* »

La technologie peut-elle nous sauver ?

Si ces lois fondamentales nous régissent, l'homme a toujours cherché à s'en affranchir. C'est là le rôle de la technologie. La Techné peut-elle nous sortir de cette voie qui semble inéluctable vers le plafonnement, l'atteinte des limites ?

« Oui répond Jean-François Toussaint, *cela a toujours été la capacité d'homo habilis. Transformer son quotidien par le biais de sa capacité à prendre un silex pour en faire un biface ; et cela a été toute l'histoire du développement de la techné, avec ses étapes successives.* » Il ajoute : « *Que la technologie soit encore une hypothèse, oui. C'est la dernière. Puisque sur le plan physiologie, on démontre que nous sommes au plafond.* »

Créer du vivant nouveau ?

Un peu d'espoir donc de nous affranchir de ces règles. Il est vrai que les biotechnologies font des progrès remarquables, quelques fois tonitruants. On parle volontiers aujourd'hui de biosynthèse, de modification du vivant, de transhumanisme... Pouvons-nous espérer modifier un jour le vivant pour nous affranchir de ces règles ? Qu'en pense Jean-François Toussaint ?



Manifestement, il cherche à nous ménager : « Oui, dit-il, mais il ajoute aussitôt, à condition qu'on puisse maîtriser l'ensemble, non pas aller à l'encontre. Plutôt respecter ces règles. En effet, le grand problème de la biologie de synthèse notamment c'est bien celui, à un moment donné, de la validation des hypothèses biosynthétiques qui vont être faites. Cela signifie que si vous dites « je crée de la vie ex nihilo », (ce que l'on ne sait pas faire encore), en admettant que vous puissiez le faire, comment allez-vous dire que c'est pérenne ? » En effet, pour les biologistes, la pérennité est une des caractéristiques fondamentales de la vie. Il poursuit : « Ce n'est qu'en les mettant dans les circonstances du vivant actuel que vous pourrez dire que votre création sait s'adapter et qu'elle est supérieure éventuellement aux autres. Ça veut dire que vous allez être obligés de revenir au vivant pour montrer que vous savez en respecter les règles. » Effectivement, l'argument est imparable.

Les machines à la rescousse

Tentons autre chose : pourrait-on confier nos capacités déclinantes à des machines qui leur apporteraient un sang neuf, si l'on ose dire. Ici encore la logique du Professeur

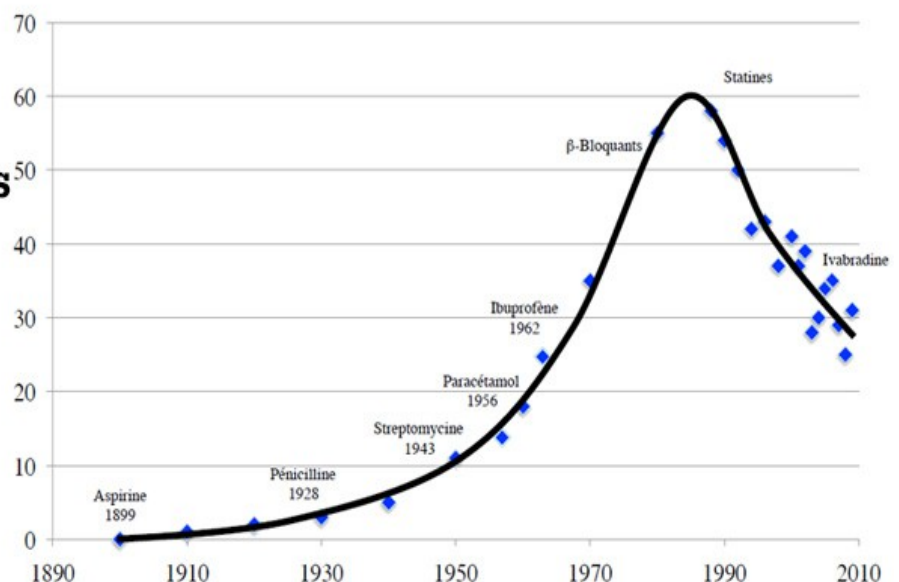
Toussaint est difficile à contrarier : « *Confier l'humain aux machines ? De quoi a besoin l'ordinateur qui a battu hier ce professionnel de go ? Il a besoin d'énergie. Il va la chercher où ? S'il n'est pas capable de s'adapter au vivant, de se déplacer, de se reproduire, de prendre la lumière solaire, de se débarrasser de toute l'infrastructure qui lui permet de se câbler, ... il fait quoi ? Quelle est son autonomie ? La pérennisation c'est de la reproduction ET de l'autonomie. Aucune machine n'est actuellement capable, sur plusieurs générations, de tenir cet objectif-là. »*

L'innovation plafonnée

Décidément, la technologie risque de ne pas nous être d'un grand secours. D'autant que Jean-François Toussaint enfonce le clou et nous montre de nouvelles courbes. Il explique : « *Nos capacités technologiques sont actuellement dépassées par le vivant qui, lui, est en train de s'adapter à nos contraintes, celles que nous avons générées. Pendant les deux derniers siècles de développement technique, nous avons inversé le rapport. Nous avons amélioré la mortalité infantile par l'invention de médicaments capables de lutter contre les maladies infectieuses. C'est là où l'espérance de vie a fait des bonds prodigieux. Il faut savoir qu'on gagne très peu statistiquement en espérance de vie en guérissant les cancers, ou les maladies cardiovasculaires. Par contre, on gagne énormément quand on évite à un enfant de faire une tuberculose.*

Nombre de spécialités pharmacologiques mises sur le marché

Sources :
G. PAJOT -IMS Health - 2010



Cette fonction dépend de la technique d'organisation des systèmes, de développement des vaccins par exemple ou des médicaments. Et ce que l'on voit, c'est que toute cette

évolution technologique dépend de l'économie avant tout. Si l'économie plafonne, le développement pharmacologique plafonne. Que fait alors l'industrie pharmaceutique ? Elle investit dans la survie de son groupe, c'est-à-dire la finance. Et donc elle choisit des niches dont elle sait que seul un certain nombre de personnes seront capables de les entretenir ; pas seulement les malades, mais surtout le groupe qui soutient le malade : leur communauté ou la société. C'est ce que l'on a vu dans les années 2000 où après la sortie des grands blockbusters notamment cardiovasculaires, de très grands champions, notamment américains, se sont retirés de la production et du développement des grandes molécules classiques qui avaient basculé dans le domaine public, pour ne plus investir sur des maladies pour lesquelles il n'y avait plus de marché (par ex. l'artériosclérose). »

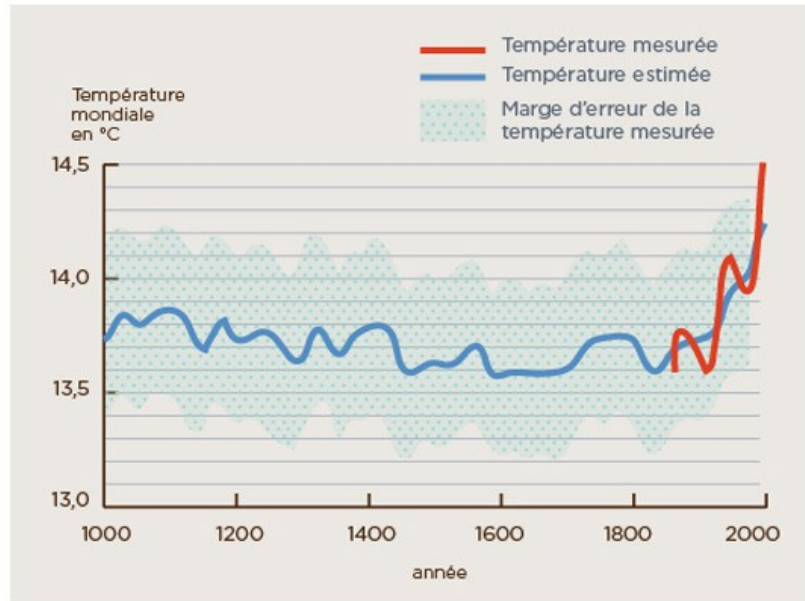
Il est vrai que les laboratoires travaillent plus volontiers aujourd'hui sur de la médecine personnalisée, ou sur des anticancéreux à base immunologique sur lesquels on va avoir des anticorps spécifiques. Mais ces traitements sont excessivement coûteux. On aboutit à des formes de thérapies nécessitant des centaines de milliers d'euros par an et par patient. Et là, on atteint une autre limite, inévitablement : celle de la pérennisation d'un système qui va devoir mettre ses moyens financiers à la disposition de tous. Est-ce encore possible au sein d'une société qui n'en a plus les ressources ? « *C'est impossible* » répond Jean-François Toussaint.

Où va-t-on ?

La théorie du plafonnement est suffisamment inquiétante. Elle appelle toutefois une question immédiatement liée. Après le plafonnement qu'y-a-t-il ? L'effondrement ? Jean-François Toussaint explique que « *Dans l'histoire on a de nombreux exemples de civilisation qui se sont effondrées avec toujours les mêmes raisons : agriculture, environnement, énergie, climat, eau...*

Et finalement, quand on voit actuellement les limites que l'homme a imposé à sa propre planète, c'est toutes celles-là qui posent question. On sait que si on continue à utiliser des énergies fossiles, on basculera dans un système qui thermiquement n'est plus viable. Ce n'est pas seulement un problème de réchauffement, c'est que les équilibres thermiques dont nous dépendons sont stables depuis des millénaires (même s'il y a eu des variations, ces variations ont été lentes) et que, tout d'un coup, nous subissons une augmentation qui est ahurissante et sur laquelle la physiologie de notre propre comportement mais surtout celui de notre environnement risque de ne pas pouvoir s'adapter. Ici, c'est la vitesse du changement qui compte. »

Températures moyennes mondiale



Cela nous amène à penser que toutes les courbes asymptotiques que le professeur Toussaint nous a montrées, arrivent à saturation, et semblent entrer en collision avec un mur qui est celui de toutes les contraintes dont le réchauffement climatique n'est que l'une d'entre elles. Les autres sont celles de la pollution, de l'exploitation des sols, de l'incapacité probablement à associer l'augmentation démographique et la production alimentaire, de la consommation d'eau, etc.

A la question « Où va-t-on ? », Jean-François Toussaint nous fait une réponse de gascon : « *On a deux versions possibles dans l'analyse. La première est de dire qu'on est totalement pris dans ces cycles, dans ces règles, dans ces lois et donc se demander ce qui arrive en général après une période de stagnation. Soit on a un ressaut, soit on a un effondrement. Et le seul ressaut auquel on peut s'attendre est le ressaut technologique – dont on voit qu'il est bien peu probable.* »

Alors tout ce que l'on nous dit sur le transhumanisme, l'homme augmenté et l'immortalité, tout cela ne serait que des fadaïses ? Pour Jean-François Toussaint, il n'y a pas de doute : « *Certains nous donnent à cet égard non pas des espoirs mais des utopies. Il y a énormément de fausses dimensions dans ce jeu et surtout d'acteurs si peu scrupuleux de la réalité des choses et qui en font une activité économique, je pense notamment au transhumanisme. Il existe quelques fous qui sont simplement décalés ; de gentils fadas ça va, mais des gens qui font leur business sur la crédulité des autres en leur promettant l'éternité ne sont pas différents des charlatans des siècles précédents. Ceux qui vous disent « nous allons tuer la mort » ou « la mort ne fait pas partie de la vie » c'est qu'ils n'ont simplement pas compris la vie.* »



Ce que nous dit Jean-François Toussaint est difficile à entendre. Admettre que l'homme, dans sa toute-puissance a atteint ses limites, et qu'il n'ira vraisemblablement pas plus loin est difficile à concevoir. Notre interlocuteur le concède lui-même : « *Nous nous trouvons dans la même situation que celle d'un médecin qui vous annonce un mauvais diagnostic. La première réaction c'est le déni. C'est normal. C'est une réaction physiologique !* » Il poursuit, assez lucidement : « *Face à ces réalités, il y aura refus, puis contestation, puis tentative pour, peut-être, trouver une porte de sortie. Je pense qu'on a peut-être, comme pour Alice, une petite porte quelque part ; elle n'est pas grande, on n'y passera pas tous. Mais notre rôle, comme Sisyphe sur son rocher est de continuer encore à la chercher.* »

Cette proposition nous en appelle aussitôt une autre, que Jean-François Toussaint avait placée en exergue de l'une de ses leçons au Collège de France. Elle est du grand anthropologue Claude Lévi-Strauss : « *En regard des changements à venir, j'ai peur que nous ne soyons pas équipés* ».



Gérard Ayache

Directeur de la publication UP' Magazine

Sauver le climat, mais comment ?

Jean-Marc Jancovici 5 février 2013

Tribune parue dans [Les Echos du 5 février 2013](#)

La science l'a dit et redit : quelques degrés de plus pour la température planétaire, ce serait, en un siècle seulement, un réchauffement global de même amplitude que celui qui a causé la dernière déglaciation, démarrée il y a 20.000 ans, et terminée il y a 10.000. Appliquée, en un siècle seulement, à une humanité sédentaire de 7 à 9 milliards d'individus, une telle évolution produirait un monde violent et incertain, qui très accessoirement a peu de chances de produire un PIB en grande forme et une évolution radieuse du CAC 40.

Face à un constat relayé par tout bon connaisseur du sujet – sauf quelques trublions en mal d'ego et quelques ultra-libéraux allergiques à toute idée de contrainte à l'expansion – nous agissons peu, ou alors pour d'autres raisons. La palme des baisses sur les émissions de CO2 revient à la récession (-40% en ex-URSS de 1990 à 1998), puis à un programme nucléaire post choc pétrolier (-30% en France de 1980 à 1990).

Pourquoi ? La réponse, c'est Machiavel qui la donne : parce qu'agir suppose toujours de changer les règles, ce qui contrarie, à court terme, la vie des acteurs économiques et

sociaux qui ont émergé avec les règles existantes. Or, en matière d'énergie fossile, [le bénéfice de court terme concerne tout le monde](#), à commencer par chaque lecteur de cet article pris comme consommateur.

A la différence de nombre de problèmes d'environnement que l'on peut traiter en contrariant un nombre restreint d'individus (phytosanitaires, émissions de particules, métaux lourds...) pour un bénéfice collectif fort, résoudre l'équation énergie-climat demandera un petit ou gros effort à chacun, pour éviter un péril futur, collectif, et impossible à décrire avec précision. Que cela ne soit pas évident n'a donc rien d'anormal... et pourtant il ne faudra pas en rester là.

L'une des voies de sortie passe, étonnamment par le lobbying : il devient urgent que tous les acteurs économiques qui pensent qu'ils tireront plus d'opportunités que d'avantages d'une lutte résolue et déterminée contre les émissions de gaz à effet de serre s'unissent pour faire entendre une voix forte. C'est une des conditions de la mise en mouvement de la société !

Le « développement » a-t-il un avenir ?

Wolfgang Sachs – 2000 Le Monde.fr

Article présenté par: Jean-Marc Jancovici

[**NYOUZ2DÉS: les solutions du GIEC sont habituellement des "bobards en barres".**]

Entretien publié dans le journal [Le Monde](#) du 27 juin 2000.

Wolfgang SACHS est un chercheur allemand, contributeur au [dernier rapport du GIEC](#).

Vous critiquez très vivement le concept de développement Pourquoi?

Le développement est une ruine dans le paysage intellectuel, c'est un concept du passé qui ne peut servir de guide à quiconque aujourd'hui. Personne ne sait ce qu'est le développement. Interrogez n'importe qui, vous aurez toujours des définitions différentes. Pourquoi ?

Pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'il s'agit d'un but politique établi il y a cinquante ans, quand le président Truman a présenté en 1949 l'idée que l'on pourrait « développer » une société ou une économie comme une tâche historique. Le développement était d'abord une stratégie de l'Occident pour contenir le communisme. Mais il se fondait aussi sur l'idée que chaque pays parviendrait à rattraper les plus développés. En fait, le contraire s'est produit : loin de s'être refermé, le fossé entre Nord et Sud est devenu aujourd'hui si grand que personne ne peut plus même imaginer qu'il pourrait se refermer un jour.

Le nombre de personnes vivant dans la pauvreté est plus grand que jamais. Et la distance en termes relatifs par rapport au Nord n'a jamais été plus importante.

Le but du développement n'est pas que tous les humains soient au même niveau

mais que chacun dispose de quoi se nourrir, se vêtir, élever ses enfants. Comment affirmer que le développement ne permettra pas de satisfaire ces besoins de base ?

Je ne suis pas d'accord. Dans les vingt premières années de l'histoire du développement, il était clair qu'il s'agissait d'atteindre le niveau de l'Europe ou des Etats-Unis. L'idée du développement, mise en avant par Truman et partagée par de nombreux leaders, comme Nerhu, était que ce qui avait pris une centaine d'années dans les pays riches pourrait se faire en quelques décennies pour les autres. Définir le développement en termes de besoins de base, comme vous le faites n'est apparu qu'ensuite, dans les années 70, quand il a fallu reconnaître que la pauvreté augmentait dans le monde.

Mais revenons aux motifs originels du « développement » : le premier était de contenir le communisme, le second était la promesse de rattrapage. La troisième idée était que le développement serait infini dans le temps, qu'il pourrait se continuer sans limite. Cette supposition a trouvé son démenti avec la crise écologique. Enfin, une quatrième raison marque la fin du développement, c'est que cette notion s'est construite par rapport à la notion d'Etat. Qu'est-ce qu'on développait ? La société. Qui développait ? L'Etat. La période du développement est intimement mêlée avec l'idée de montée des nations, dont la tâche historique était de réussir le développement.

Mais, aujourd'hui, le concept d'Etat-nation s'érode, l'Etat n'est plus l'objet ni l'agent du développement, et ce n'est pas un hasard si les flux d'investissement privés dépassent les flux d'aide publique.

Le développement est-il vraiment limité ? Les Etats-Unis sont sur une pente de croissance durable, l'Europe également, ainsi qu'une grande partie du monde.

Quand vous parlez à quelqu'un qui se vante des performances de la croissance, et que vous lui demandez : « Avez-vous entendu parler de la crise de l'eau ? que va-t-il advenir du protocole de Kyoto? combien de forêts tropicales restera-t-il dans trente ans ? », il répond : « c'est triste, mais que puis-je faire ? » Un des rares succès du mouvement écologiste des vingt dernières années est d'avoir fait comprendre aux dirigeants qu'il y a quelque chose de fondamentalement vidé dans la croissance économique : ils ne sont plus des enthousiastes de la croissance, mais des fatalistes de la croissance.

Mais comment répondre au chômage et à la misère dans les pays pauvres, sans la croissance économique ?

Le chômage y a d'une certaine manière été créé. Par exemple, près de cinquante millions de personnes dans le monde ont dû quitter depuis 1950 leur terre du fait de la création de barrages, ces barrages qui étaient, comme disait Nerhu, des « cathédrales du développement ». En fait, tandis que le sort de certains s'améliore grâce à ces barrages ou au développement d'autres voient leur situation se dégrader.

Jusqu'à il y a trente ans, la majorité des gens subsistaient convenablement : ils avaient la terre, l'eau, la forêt, le poisson. Mais souvent ils ont dû quitter tout cela, pas seulement du fait de l'attraction de la ville, mais aussi parce que le développement accaparait ces

ressources, la forêt, l'eau, les mines, le terrain

Ils ont été chassés, ou du moins affaiblis, ils ont perdu le contrôle sur leur ressources. On a introduit le développement pour combattre la pauvreté, et on s'est retrouvé à détruire des moyens de subsistance et à créer la misère.

Mais que faire quand plus du tiers de l'humanité est dans la misère et que l'expansion démographique se poursuit ?

L'opposé du développement n'est pas la stagnation : il ne s'agit pas de ne rien faire. Toutes sortes de changements sociaux sont nécessaires, mais pas dans le sens du développement conventionnel, parce que celui-ci consiste fondamentalement à suivre l'exemple du Nord.

Dans un pays comme l'Inde, pour accroître les possibilités des pauvres, le mieux est d'instituer les droits des communautés sur les ressources locales, de façon qu'elles ne puissent en être facilement privées.

Il y a un mouvement puissant en Inde dans ce sens. Cela consolide les bases de subsistance. Sur le plan écologique, c'est également important, parce que la biomasse est la principale ressource de l'Inde. Si vous vous demandez quel est le chemin du long terme pour l'Inde, il est celui d'une économie non basée sur le carbone, c'est-à-dire sur les énergies fossiles, mais sur le soleil et sur la biomasse.

Où est la biomasse ? Dans les campagnes, là où sont les villages. Il faut que les gens prennent soin de la biomasse. Or, s'ils en tirent bénéfice, ils en prendront soin. Les droits des communautés, la démocratie locale, cela va avec la protection de l'environnement.

Vous opposez une économie fondée sur la communauté à une économie de la croissance ?

Oui, même si ce n'est qu'une partie de l'alternative au développement. Mais elle est valable pour tous les pays du Sud non industrialisés ou à un stade limité d'industrialisation. L'industrialisation est une route dépassée; il faut donc essayer de passer à la phase suivante le plus tôt possible. Or nous avons expérimenté, sur plusieurs décennies, de multiples idées dont beaucoup fonctionnent. Dans de nombreux domaines, on peut faire des choses qui ne cherchent pas à imiter le Nord, et qui visent à passer directement à la phase « post-fossile ».

Il s'agit d'abandonner le modèle occidental?

« Abandonner » est un peu fort : disons, s'en garder à une distance prudente ; se méfier de ses pièges. Mais il faut être lucide : personne ne peut échapper au monde moderne.

Je connais une initiative très intéressante, au Pérou, de gens qui essaient très intelligemment de revitaliser l'agriculture et la cosmologie andines – mais ils savent très bien qu'ils vivent aujourd'hui, ce qu'est Lima, ils ont la télévision, etc.

Il n'y a plus aujourd'hui de tradition protégée. Il faut jouer de la tradition comme d'un

capital, mais savoir prendre ce que l'on juge nécessaire dans la modernité.

Qu'est-ce qui entrave l'économie communautaire : les pouvoirs du Sud lui-même, les Institutions internationales comme le FMI ou la Banque mondiale, ou l'attraction du mode de vie occidental ?

Le Nord et le Sud ne sont plus des catégories géographiques, on trouve le Sud global dans les banlieues de Paris, et le Nord global dans les classes moyennes indiennes. On peut dire que la classe moyenne globale regroupe les possesseurs d'automobile : environ 500 millions de personnes dans le monde, ou, si l'on estime qu'il y a trois personnes par voiture, 1,5 milliard de personnes. Soit 25 % de la population mondiale, qui consomment 80 % des ressources de la planète.

La principale entrave au changement est l'avidité de cette classe consommatrice globale. Elle pèse trop lourd. La richesse que nous connaissons aujourd'hui est oligarchique : elle n'est possible que parce qu'elle est réservée à une minorité. Il est certain que la société fondée sur la consommation automobile, l'agriculture industrielle, l'alimentation carnée généralisée n'est pas accessible à tous. C'est là qu'est la vraie écologie : il ne s'agit pas d'abord de protéger les oiseaux, mais de créer les conditions d'une citoyenneté globale.

Pourra-t-on l'atteindre sans des efforts difficiles de la part des Occidentaux ?

Certainement pas. La responsabilité incombe d'abord à la partie nordiste de la classe moyenne globale. C'est une autre raison de se détourner du développement : celui-ci parle d'aider les pauvres, d'élever le bas, alors qu'en réalité il s'agit de transformer le sommet. Si l'on parle de justice aujourd'hui, il ne faut pas se tourner vers les pauvres, il faut braquer la lumière sur les riches. Notre responsabilité est de créer des économies plus légères, sobres, capables de la même activité avec beaucoup moins d'intrants.

Si l'occident s'orientait vers cette idée de citoyenneté globale, cela signifierait une perte de son pouvoir. La puissance des Etats-Unis et de l'Europe est liée à leur richesse.

Ici, nous devons prendre en compte la révolution de l'information. C'est un passage comparable à celui qui s'est produit entre l'économie agraire et l'économie industrielle. Mais je ne suis pas sûr que le pouvoir aille comme auparavant avec la puissance industrielle, avec la consommation de ressources. La société industrielle, la modernité elle-même sont dans un tel trouble que de nouvelles perspectives s'ouvrent.

Que serait une société de l'information durable ? Je ne sais pas. Mais elle manifeste un changement culturel important : l'excellence, ce n'est plus d'être le plus fort, le plus grand, c'est d'avoir la bonne connexion. Peut-être la société de l'information, en ouvrant de nouvelles perspectives, rendra-t-elle l'adieu à la société de consommation moins difficile.

Les réformes sont-elles impossibles ?

– Serge Galam – 2000 Le Monde.fr

[**NYOUZ2DÉS**: les réformant qui feraient une différence sont impossible à appliquer volontairement. Par exemple, accepteriez-vous de vous soumettre à la *pauvreté extrême* (1\$ par jour pour tous, sans exception) si on vous le demandait gentiment? C'est ce que la nature nous imposera, mais nous n'aurons pas voter pour.]

Article publié dans le journal Le Monde du 28 mars 2000.

Serge Galam est physicien au CNRS.

REMARQUE DE JMJ: La reproduction de ce papier que je trouve intéressant sur la théorie proposée ne suppose en rien que je suis par ailleurs d'accord avec ce qu'il a affirmé en 2007 sur la question du changement climatique.

La France a un besoin vital et urgent de réformes profondes dans beaucoup de domaines de son organisation, que ce soit la Sécurité sociale, les retraites, les hôpitaux, l'éducation nationale, la Justice, l'audiovisuel, les impôts ; bref quasiment tous les secteurs de la vie publique, politique et économique. Parallèlement, les Français dans leur grande majorité, quelle que soit leur fonction, non seulement ont conscience de ce besoin, mais, en plus souhaitent ces réformes.

Dans ces conditions, tout projet de réforme qui se fonderait sur la concertation la plus large possible devrait à priori, et par la vertu de notre démocratie, aboutir sans aucun problème. Alors pourquoi n'est-ce jamais le cas, que la droite ou la gauche soit aux commandes ? Pourquoi, à chaque projet de réforme, les individus qui, pris un par un dans leur pratique quotidienne, sont d'accord sur la nécessité de réforme, se retrouvent systématiquement unis dans la grève pour la rejeter ? Pourquoi les gouvernements ou les ministres tombent-ils à chaque tentative sérieuse de réforme ?

Est-ce parce ce que tous les dirigeants français sont par essence « mauvais » en voulant toujours réduire le droit des individus ? Ou alors est-ce parce que les Français, au moment du choix, se coincent toujours, dans leurs corporatismes, refusant ainsi tout changement ?

Et si, en fait, les choses étaient plus simples ? Si elles ne dépendaient ni des Français, ni de leurs ministres ? Si, en réalité, quelle que soit la nature et le contenu d'une réforme, la concertation et le niveau national de ces réformes entraînaient paradoxalement, de façon mécanique, leur rejet massif et systématique ? Et si, finalement, toute velléité de réforme était inévitablement prise au piège d'un système de fonctionnement ? Depuis quelques années, les physiciens du désordre se sont mis à appliquer leurs méthodes et concepts de comportement collectif dans la matière à la description des comportements humains, qu'ils soient financiers, économiques ou politiques.

Ces approches n'ont pas vocation à tout expliquer, elles ne prétendent pas non plus à établir de nouveaux dogmes. En elles ont pour but de mettre en évidence des effets décisifs de certains mécanismes à l'oeuvre dans des dynamiques complexes.

Dans cette optique, nous présentons ici un modèle simple de formation d'opinion qui nous semble adapté à cette question de la réforme d'une structure nationale. Ce modèle montre que, même dans le cas idéal où une immense majorité d'individus est favorable à une réforme donnée, ces mêmes individus vont finalement se retrouver tous unis pour la rejeter. (évidemment, il n'y a plus de paradoxe si, dès le départ, la majorité est contre). Considérons donc une administration soumise à un projet de réforme. Tous les fonctionnaires concernés sont alors appelés à discuter du projet, par leurs autorités de tutelle et/ou par leurs syndicats.

Les premières discussions vont ainsi avoir lieu, d'abord dans les bureaux. Là, des opinions vont changer et un consensus va se dessiner soit en faveur du projet, soit contre celui-ci.

Pour illustrer notre démarche, considérons des bureaux de quatre personnes chacun. Si, dans un bureau, il existe une majorité, elle va naturellement faire l'unanimité du bureau. Donc, au départ, trois ou quatre « contre » donnent un bureau de quatre « contre ».

A l'inverse, quatre ou trois « pour » ont pour résultat un bureau de quatre « pour ». En revanche, s'il y a équilibre – deux « pour » et deux « contre » – la discussion va être plus âpre.

En général, même si on désire une réforme, il existe toujours une part d'incertitude quant à sa réalité et sa finalité réelle. De ce fait, dans une situation d'égalité des forces, ce sont très souvent les gens « contre » qui vont finalement l'emporter en renforçant, entre autres, le sentiment de peur du changement de leurs collègues. De plus, ce sont fréquemment les gens « contre » qui sont les plus acharnés dans les discussions.

Une fois les opinions faites dans les bureaux, les gens vont commencer à discuter au niveau géographique le plus proche, par exemple l'étage. Imaginons, toujours pour la clarté de l'exposé, qu'il y ait quatre bureaux par étage. La discussion est maintenant engagée au niveau des seize personnes de l'étage. Comme au niveau des bureaux, c'est la majorité qui va vaincre, et, dans le cas d'équilibre entre les « pour » et les « contre », ce sera encore les « contre » qui l'emporteront, en faisant passer aux « pour » leurs critiques et leur stress. Après les étages, ce sera l'ensemble du bâtiment qui va discuter.

Avec quatre étages par bâtiment, on a soixante-quatre personnes engagées dans le choix du pour ou contre. Ensuite, la concertation va s'étendre pour atteindre l'ensemble des bâtiments voisins concernés, comme ceux de la commune, avec, disons encore, quatre bâtiments par commune.

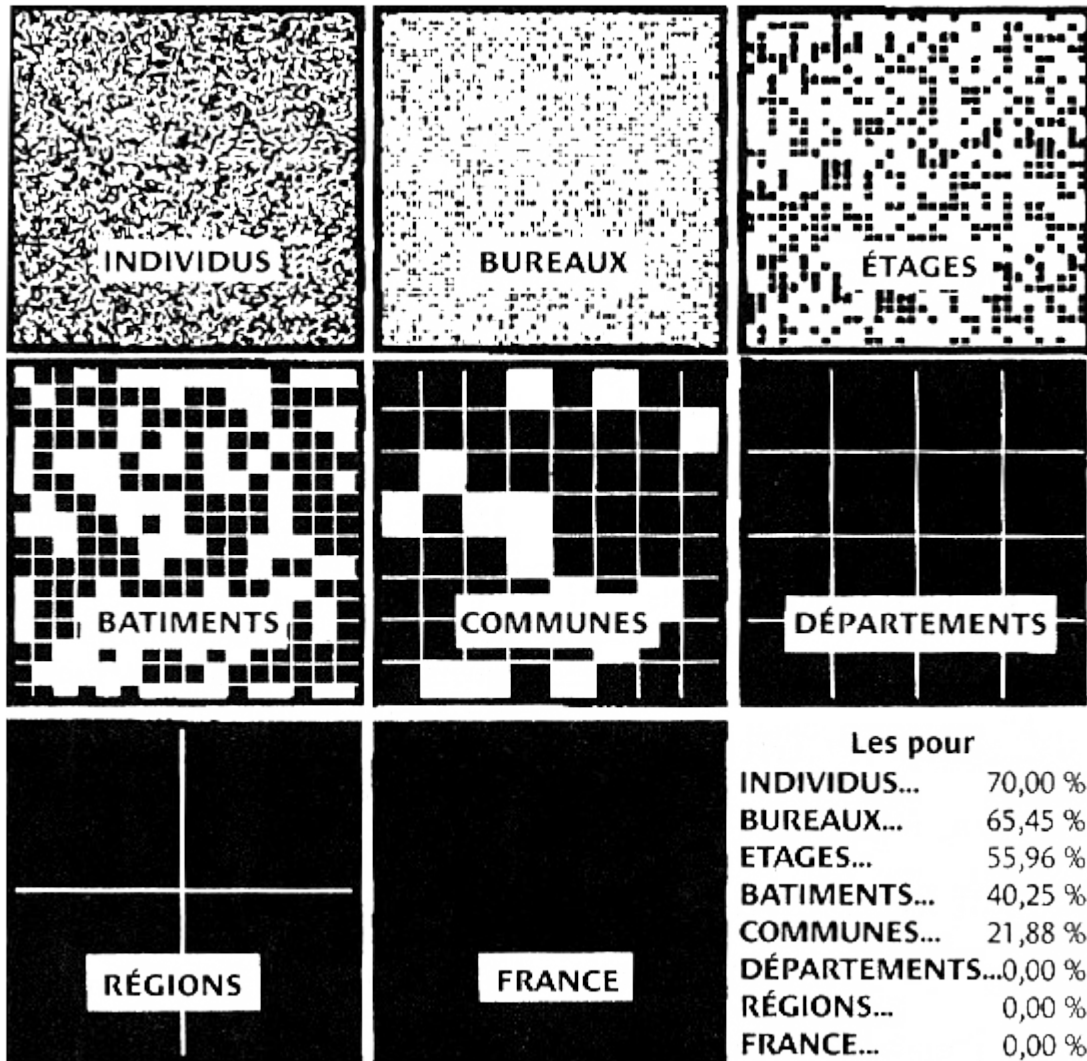
Puis le débat se fera au niveau des départements avec encore quatre communes par département. On a atteint maintenant des discussions qui touchent chacune des groupes de mille vingt quatre personnes. Chacun de ces groupes va basculer soit pour, soit contre la réforme.

Viennent ensuite les régions et, enfin, la France. Au stade national, le débat, dans le cadre de notre découpage par quatre, touchera seize mille trois cent quatre-vingt-quatre

personnes qui vont être maintenant toutes pour ou contre le projet.

On a donc modélisé la façon dont se propagent des opinions à partir de discussions dont l'étendue géographique augmente progressivement. Depuis les bureaux, nous sommes arrivés à l'échelon national avec des nappes de favorables et des nappes d'hostiles qui se répandent simultanément pour, à chaque rencontre, se fondre en une vague unique avec, à une échelle donnée, un corps social uni et déterminé.

Voyons maintenant le résultat d'une simulation en chiffres de notre modèle. Elle est illustrée par la figure.



Nous avons donc supposé qu'au départ il y a seize mille trois cent quatre-vingt quatre personnes. Ce nombre n'a pas de signification en soi. Il est juste choisi pour la simulation numérique que nous présentons ici. Considérons un cas extrême où, par exemple, 70 % des individus sont, au départ, favorables à la réforme proposée et seulement 30% « contre ».

Dès le stade du bureau, la proportion des « pour », baisse à environ 65 %. Elle passe à

56 % aux étages, puis à 40% dans les bâtiments. Elle chute à 22 % dans les communes, et sera à zéro dès le niveau des départements. A ce stade de la concertation, les départements sont déjà tous contre le projet, et cela reste évidemment vrai pour les régions et le pays.

Il faut préciser que ces nombres représentent des moyennes statistiques. Ils sont calculés à partir de probabilités.

Nous avons ainsi montré comment, dans un cas de réforme idéale, le simple jeu de la concertation, depuis les lieux de proximité immédiate comme les bureaux jusqu'aux grands rassemblements régionaux, a fait basculer 70% d'opinions a priori favorables à 100% d'opinions négatives

[*Note de JMJ : dans la phrase qui précède, les 70% d'opinions favorables concernent les individus, alors que les 100% d'opinions négatives concernent les représentants à l'échelon départemental ou au-dessus. Le point intéressant dans la discussion ci-dessus concerne la « théorie » sur le changement de majorité qui s'opère « mathématiquement » quand on confie à des représentants le soin d'aller discuter à l'échelon au-dessus, et ce sont les questions soulevées par cette analyse qui sont intéressantes*].

Donc, si même un projet jugé excellent n'a aucune chance de passer la barre nationale, alors que dire, a fortiori, d'un projet jugé mauvais... Il faudrait en fait de l'ordre de 80 % d'opinions a priori favorables pour convaincre une minorité de 20 % contre.

Bien sûr, ce modèle extrêmement simple ne veut pas tout expliquer. Il n'a pour but que d'amener à se poser un certain nombre de questions quant à nos façons de nous organiser et de fonctionner.

[**Note de JMJ :** *en d'autres circonstances Galam a tenu des propos étonnants sur ses collègues qui travaillent sur l'influence de l'homme sur le climat. La reproduction du texte ci-dessus ne signifie en rien que je soutiens les autres propos de l'auteur. Cet article est intéressant en soi, parce qu'il amène à se demander quelle est l'influence du système de représentation sur le fonctionnement d'une démocratie, et il ne faut voir aucune autre signification à sa présence ici*].

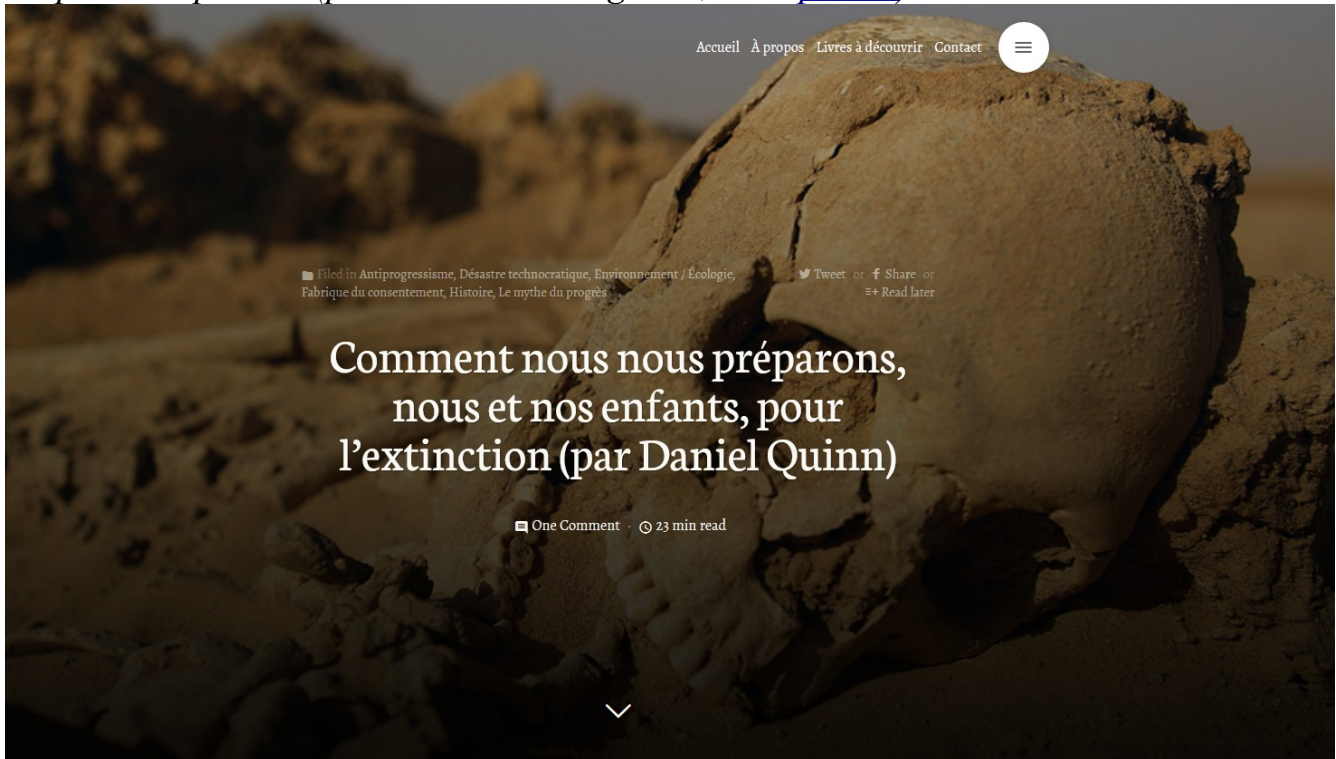
Comment nous nous préparons, nous et nos enfants, pour l'extinction

par Daniel Quinn publié par: Partage-le.com

[NYOUZ2DÉS: vous le savez maintenant: je me méfie toujours des gens "qui ont des solutions".]

Daniel Quinn est un auteur états-unien surtout connu pour son roman Ishmael (1992). Il s'inscrit dans le courant dit anti-civ (anti-civilisation), c'est-à-dire le courant qui propose une critique de la civilisation en tant que culture. Sa perspective, à laquelle j'adhère dans l'ensemble, n'est cependant pas exempte de quelques approximations

(comme lorsqu'il réduit la civilisation à une seule culture, quand on pourrait facilement arguer qu'elle s'enracine dans plusieurs cultures et foyers de départ). Cela dit, ce texte me paraît important (pour la version originale, c'est [par ici](#)) :



Lecture de Daniel Quinn en date du 16 août 1997, lors de la conférence annuelle de l'Association Nord-Américaine pour l'Éducation à l'Environnement, à Vancouver, en Colombie-Britannique.

Dans un récent film semi-documentaire appelé *Garbage* (Déchet), un ingénieur en traitement des déchets toxiques à qui l'on demande comment nous pourrions faire pour cesser de submerger le monde de nos poisons, répond : « Qu'il faudrait pour cela qu'on disparaisse tous de la planète, parce que les humains *génèrent* des déchets toxiques, qu'il s'agisse d'organismes pathogènes que l'on excrète de nos corps ou d'autres choses. Nous sommes un poison pour la planète. »

Comment réagissez-vous à cette affirmation ? Si vous êtes d'accord avec cette idée selon laquelle les humains sont intrinsèquement toxiques, levez la main.

Il me semble que de nombreux représentants de peuples autochtones assistent à cette conférence. J'espère qu'il y en a beaucoup dans cette audience. Si vous appartenez à un peuple aborigène, veuillez lever la main. Merci. J'aimerais maintenant vous poser la même question que celle que je viens de poser à l'ensemble de l'assistance. Pensez-vous que les êtres humains soient intrinsèquement toxiques pour la vie sur Terre ?

Ceux qui connaissent mon travail sauront que je viens de démontrer une de mes thèses principales, selon laquelle ceux de ma culture, que j'appelle les Preneurs, ont une mythologie fondamentalement différente de celles des peuples aborigènes, que j'appelle les Laisseurs. Dans la mythologie des Preneurs, les humains sont effectivement

considérés comme intrinsèquement toxiques pour le monde, comme des créatures étrangères destinées à dominer — et ultimement, à détruire — le monde. Ainsi que *nous* sommes actuellement en train de dominer et de détruire le monde. Dans la mythologie des Laisseurs, au contraire, le monde est un endroit sacré, vis-à-vis duquel les humains ne sont pas considérés comme des étrangers mais comme des êtres qui lui *appartiennent*. En d'autres termes, dans la perspective des Laisseurs, les humains ne font pas moins partie du cosmos sacré que les scorpions, les aigles, les saumons, les ours et les jonquilles.

Lorsque j'ai proposé de discuter ici de la manière dont nous nous préparons nous-mêmes et nos enfants pour l'extinction, l'organisateur de la conférence s'est demandé si ce sujet n'était pas trop réservé aux membres de « notre » culture — la culture que je qualifie de Preneuse dans mes livres —, qui a métastasé tout autour du globe, cette culture où la nourriture est sous clé et où les humains doivent gagner de l'argent pour en obtenir. Il me semble important que vous entendiez ma réponse à cette question.

En réalité, même si vous faites partie d'un peuple autochtone, vous et vos enfants êtes constamment bombardés par les messages de la culture des Preneurs à travers des livres, des affiches, des films, des journaux, des magazines, la radio et la télévision, et bien sûr, avant tout, à travers l'école.

En d'autres termes, que vous apparteniez ou pas à notre culture n'y change rien. Si vous ou vos enfants regardez la télévision, que vous allez au cinéma, que vous écoutez la radio et que vous allez dans nos écoles alors, que vous le vouliez ou pas, vous vous préparez vous-mêmes et vos enfants pour l'extinction.

Mais que signifie cette affirmation choquante ? Je vais brièvement vous l'expliquer, puis je l'illustrerai par quelques exemples. Pour faire court : on nous a enseigné — et nous l'enseignons donc à nos enfants — que, personnellement, nous ne pouvons pas faire grand-chose pour sauver la planète. À moins que vous fassiez partie des décideurs ou des dirigeants étatiques — à moins que vous soyez un Emmanuel Macron ou un Vladimir Putin. Ou à moins que vous soyez à la tête d'une immense multinationale comme Royal Dutch Shell ou Monsanto. Ou à moins que vous contrôliez une grande organisation comme la Croix-Rouge ou Greenpeace, ou le WWF. On nous a inculqué (et nous l'inculquons donc à nos enfants) qu'en tant qu'individus, tout ce que nous pouvons faire c'est attendre que d'*autres* gens — parmi les *puissants* — sauvent la planète. Oh, bien sûr, nous pouvons *faire notre part*. Nous pouvons réduire, réutiliser et recycler, et tout cela est bien bon — mais les changements véritables et étendus *doivent* venir d'en haut. Nous devons attendre et espérer. Nous ne faisons que regarder l'incendie de la maison de notre voisin parce qu'on nous a appris qu'il s'agit d'un problème que seuls les *professionnels* peuvent gérer. En attendant l'arrivée des experts sapeurs-pompiers, nous sommes censés rester ici et regarder — et s'ils n'arrivent jamais, alors la maison brûlera entièrement.

Depuis que mon roman *Ishmael* a été publié en 1992, j'ai reçu bien plus de cinq mille

lettres de lecteurs — dont beaucoup de jeunes. Lorsqu'ils m'écrivent, ils ne me demandent pas : « Pourquoi m'a-t-on enseigné que je suis impuissant individuellement ? » Non, cette croyance se révèle d'une manière plus subtile. Ils me disent : « Puisque je ne suis pas un dirigeant mondial et que je ne suis pas à la tête d'une multinationale ou d'une grande ONG, je cherche une carrière qui me permettra de faire une différence. J'hésite à me diriger vers l'ingénierie environnementale ou quelque chose du genre. Auriez-vous quelque chose à me conseiller ? » De prime abord, on peut n'y voir aucun problème. Mais voici ce que cette personne dit en réalité : les ingénieurs en environnement peuvent faire une différence — mais pas les ingénieurs *électriciens*. Les ingénieurs en environnement peuvent faire une différence — mais pas les optométristes. Les ingénieurs en environnement peuvent faire une différence — mais pas les professeurs de français. Les ingénieurs en environnement peuvent faire une différence — mais pas les conducteurs de bus. Les ingénieurs en environnement peuvent faire une différence — mais pas les femmes au foyer. Les ingénieurs en environnement peuvent faire une différence — mais pas les postiers. Les ingénieurs en environnement peuvent faire une différence — mais pas les employés dans les épiceries. Les ingénieurs en environnement peuvent faire une différence — mais pas les potiers. Je pourrais continuer ainsi toute la journée — à lister les postes où les gens ne peuvent faire aucune différence. Cette liste comprend la quasi-totalité des emplois que l'on retrouve aujourd'hui.

Voici le contenu d'une de ces lettres que m'a envoyée une jeune fille de Knoxville, dans le Tennessee : « Je travaille dans le design graphique depuis que j'ai fini le lycée en 1986, et j'y travaille encore, mais je commence à m'intéresser de plus en plus à la politique environnementale, nationale et internationale, et à d'autres domaines de ce genre. J'ai toujours méprisé et détesté la politique. » Voyez-vous ce qu'elle dit ? « Je pense me diriger vers quelque chose que j'ai toujours méprisé et détesté » — et cela parce qu'elle ne peut faire aucune différence en tant que graphiste. Pour elle, la question n'est plus : « Qu'est-ce que je fais le mieux ? » Peu importe qu'elle puisse être une excellente graphiste et une très mauvaise politicienne. Elle en est venue à croire que les graphistes ne peuvent faire aucune différence. Seuls quelques rares élus le peuvent.

En voici une autre, d'un jeune homme de Waco au Texas : « Je porte en mon cœur les idéaux de votre roman, et je souhaite me consacrer à essayer de changer les choses. J'ai une question à laquelle vous pouvez sûrement répondre : que puis-je faire pour trouver un travail qui soit en adéquation avec les principes de votre roman ? C'est tout ce que j'ai cherché ma vie durant. »

Je lui ai répondu que nous devons *tous* faire une différence. Peu importe notre travail. Il ne faut pas que des gens se disent : « Oh, je ne fais que retourner des burgers, je ne peux faire aucune différence ». « Oh, je ne fais que conduire un taxi, je ne peux faire aucune différence ». « Oh, je ne vais que vendre des assurances, je ne peux faire aucune différence ». « Oh, je ne suis qu'un mécanicien, je ne peux faire aucune différence ». « Oh, je ne suis qu'un comptable, je ne peux faire aucune différence ». Concentrez-vous

sur ce que vous faites le mieux, c'est par quoi vous aurez le plus d'influence sur le futur du monde.

Je parie que lorsque vous étiez jeunes, la plupart d'entre vous étiez idéalistes — ou considérés comme tels par vos amis et vos professeurs. Si c'était le cas, levez la main. Bien. Maintenant, à combien d'entre vous, un professeur ou un parent a-t-il dit, lorsque vous étiez jeune : « Pour qui te prends-tu ? *Tu* ne vas pas changer le monde. »

Croyez-moi, rien n'a changé depuis. Voici ce qu'un lycéen de Philadelphie m'a écrit : « Je viens de finir *Ishmael*, et je tiens à vous remercier parce que vous avez réussi à mettre par écrit l'ensemble des choses auxquelles je pense et auxquelles tant de gens pensent de manière fragmentaire. Mais lorsque j'essaie de parler de ces choses à des gens, n'ayant que 14 ans, ils me disent que je suis ridicule et que "je parle comme un hippie". »

Et voici la suite de ce que la jeune graphiste qui pensait devoir se tourner vers la politique pour faire une différence m'a écrit : « Mon conseiller m'a dit que j'étais *jeune* et *enthousiaste*, d'une manière un peu condescendante, lorsque je lui ai dit que je voulais travailler dans le domaine de la politique environnementale afin de changer la manière dont les gens perçoivent les choses. Je veux lui donner tort... »

Je ne vous raconte pas tout cela pour que vous évitiez de décourager l'idéalisme et l'enthousiasme des jeunes. Je suis sûr que ce n'est pas ce que vous faites — autrement, vous ne seriez pas ici. Mais j'essaie d'approfondir votre compréhension de ce qui se passe lorsque des adultes disent à des jeunes : *vous* ne pouvez pas changer le monde.

« Je veux lui donner tort », écrit la jeune graphiste. Tort, mais à propos de quoi ? Elle *est* jeune et enthousiaste, elle ne peut donc pas lui donner tort là-dessus. De quoi parlent-ils donc ? Ce que son conseiller comprend doit ressembler à : « Je ne veux pas finir comme *vous*. Vous n'avez fait aucune différence. Je ne veux pas être comme vous. Je veux faire une différence. » Et, bien sûr, il se défend de la seule manière qu'il connaisse. Il ne peut pas lui dire : « Écoute, petite, tu ne le croiras peut-être pas, mais les conseillers scolaires font *beaucoup* de différences. » Il n'y croit probablement même pas ! Pourquoi le croirait-il ? On lui a enseigné depuis l'enfance que seuls les pontes font une différence. Et puisqu'il ne peut pas dire ça, ce qu'il lui dit revient à : « Crois-moi, tu *vas* finir comme moi. Ce que *tu* as ce ne sont pas des idéaux, seulement des illusions. Rien de ce que tu feras ne fera de différence, et la vie va me donner raison. » En réalité, il a tout intérêt à décourager les étudiants, à les préparer pour l'extinction. Leur échec sera son triomphe ! Le pessimisme coule en profondeur dans les veines de notre culture, et se propage comme un virus à travers toutes nos communications — y compris à travers les communications qui sont destinées à ceux d'entre vous qui appartiennent à des peuples autochtones. Il y a trois ans, un jeune étudiant navajo de Dartmouth a réussi à trouver mon numéro de téléphone. Il m'a dit qu'au fil des années, il s'était éloigné de ses racines culturelles. Puis il a lu *Ishmael*. Il m'appelait pour me faire part personnellement de sa réaction, et voilà ce qu'il m'a dit : « Vous m'avez rendu ma religion ». Je lui ai demandé

pourquoi il avait cette impression, parce qu'il n'y a strictement rien, dans mon livre, sur la religion des Navajos. « En grandissant parmi les miens, on m'a enseigné à considérer les humains comme une aubaine pour la planète. En vivant parmi les vôtres, on m'a appris à considérer les humains comme une malédiction pour la planète. Je n'y avais pas prêté attention jusqu'à ce que je lise votre livre, et c'est ainsi que vous m'avez rendu ma religion. »

Ce qui me ramène à mon point de départ, à l'affirmation de l'ingénieur en traitement des déchets à qui l'on avait demandé comment nous pouvions cesser d'empoisonner le monde. Il avait répondu : « Qu'il faudrait pour cela qu'on disparaisse tous de la planète, parce que les humains *gènèrent* des déchets toxiques, qu'il s'agisse d'organismes pathogènes que l'on excrète de nos corps ou d'autres choses. Nous sommes un poison pour la planète. »

J'aimerais discuter, pendant quelques minutes, de cette étrange mythologie, qui est au cœur de notre culture, et de ses impacts sur nos enfants et sur leur vision du futur.

Pour commencer, s'agit-il d'une mythologie ? Certainement. Les humains ne « *gènèrent* » pas plus de « déchets toxiques » que les éléphants ou les sauterelles. Et les organismes que nous excrétons de notre corps ne sont pas plus pathogènes que ceux qu'excrètent les corps des hirondelles ou des saumons. La biologie nous enseigne que les humains ont vécu sur cette planète pendant trois millions d'années sans être plus toxiques que nos cousins les primates.

Toute ma vie je me suis efforcé d'exposer et de démolir le mensonge qui est à la racine de la mythologie de notre culture. On le retrouve dans la manière dont nous racontons l'histoire de l'humanité elle-même, dans notre culture. Elle se propage dans les manuels scolaires, et si vous gardez les yeux ouverts, vous la remarquerez quotidiennement — dans les journaux ou dans les magazines, ou dans les documentaires télévisés. La voici, l'histoire de l'humanité telle qu'on la raconte dans notre culture, jour après jour, ramenée à l'essentiel. « Les humains sont apparus dans la communauté du vivant il y a environ trois millions d'années. Au tout début, ils étaient des fourrageurs, tout comme leurs cousins primates. Au fil des millénaires, ces fourrageurs ont ajouté la chasse à leur répertoire et sont devenus des chasseurs-cueilleurs. Les humains ont vécu comme des chasseurs-cueilleurs jusqu'à il y a environ dix mille ans, lorsqu'ils ont abandonné ce mode de vie au profit de l'agriculture, se sédentarisant en villages et commençant à édifier la civilisation qui domine le monde aujourd'hui. » Voilà l'histoire que nos enfants apprennent. Elle a ça de problématique que les choses ne se sont pas du tout passées ainsi. Il y a dix mille ans, ce n'est pas l'*humanité* qui a troqué le fourrageage contre l'agriculture et qui s'est mise à bâtir la civilisation, mais une seule culture. Une culture sur dix mille. Les neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres ont continué sur leur propre voie. Au cours des millénaires qui suivirent, cette culture, née au Moyen-Orient, supplanta toutes les cultures qui l'entouraient en s'étalant dans toutes les directions, et parvint au Nouveau Monde il y a cinq cents ans. Alors elle se mit à supplanter les

cultures de cette partie du monde. C'est un truisme de rappeler que le conquérant écrit les livres d'histoire, et que l'histoire que nos enfants apprennent est l'histoire telle que NOUS la racontons. Et le mensonge central de cette histoire est que l'*humanité toute entière* a fait ce que *nous* avons fait.

Eh bien, me direz-vous, même si c'était le cas, quelle importance ? Cela importe parce que, concernant *l'humanité*, tout ce que l'ingénieur en traitement des déchets a dit est faux, mais concernant *cette culture conquérante spécifique*, c'est vrai. *Les humains* ne génèrent pas de déchets toxiques — mais notre culture, si. *Les humains* ne sont pas toxiques pour la planète — mais *notre culture*, si.

Il est crucial que nos enfants comprennent que la malédiction dont la planète doit être débarrassée n'est pas l'humanité. Il est important qu'ils sachent que *cette culture* est condamnée, mais que *notre espèce* ne l'est pas. Il est important qu'ils comprennent que ce n'est pas l'*être humain* qui détruit la planète, mais *ce mode de vie*. Il est important qu'ils sachent que des humains ont vécu — et vivent encore — autrement, parce qu'il est important qu'ils comprennent qu'il est *possible* de vivre autrement. Sans quoi ils ne peuvent que répéter le mensonge proféré par l'ingénieur en traitement des déchets, selon lequel le seul moyen d'arrêter d'empoisonner la planète est de la débarrasser de l'humanité.

Voici ce qu'un jeune universitaire de l'Arkansas m'a écrit : « Tandis que je me trouvais au bord de la rivière, dans le Grand Canyon, avec ma classe de géologie, devant un milliard et demi d'années de socle rocheux, l'histoire de l'humanité se trouvait à plus d'un kilomètre vertical de là, dans la poussière du South Rim. Étrangement, mes camarades de classe luttaiement avec le concept des temps géologiques et son acceptation. Je ressentais le poids écrasant de la réalité. Depuis ce jour, l'extinction de l'Homo Sapiens m'apparaît souvent comme la *seule* solution pour mettre un terme à l'expansion, à la domination, à la consommation et à la destruction que cette espèce inflige au monde. »

Et voici ce que m'écrit un lycéen d'Eugene en Oregon : « Depuis que j'ai relu votre livre une deuxième fois, récemment, j'ai discuté avec plusieurs de mes amis de leurs théories sur la vie, l'univers, et ainsi de suite. Certains pensent que nous devrions simplement tuer tous les humains (ce qui serait, je l'admets, une manière de régler le problème). »

Et voici ce que m'écrit un jeune diplômé de l'université de l'Oregon : « Peu après avoir relu *Ishmael*, Je me suis rendu à l'aquarium avec ma fille, et j'ai passé un peu de temps à observer le bassin des méduses. Je me suis demandé si le monde ne s'en serait pas mieux tiré si l'évolution s'était arrêtée à ces majestueuses créatures invertébrées... En dépit de nos meilleurs efforts pour ressusciter le cancer que l'on appelle l'humanité, nous nous dirigeons en réalité vers notre propre fin, et il se pourrait que cela soit pour le mieux. »

Ces étudiants, comme vous le comprenez, sont tous profondément réconciliés avec la

disparition de la vie humaine.

Nous devons impérativement cesser d'envoyer nos enfants sauver la planète en les armant de la croyance nuisible selon laquelle les humains sont intrinsèquement toxiques. Parce que s'ils y croient vraiment, alors ils se prépareront vraiment pour l'extinction. Nous devons faire très attention à ne pas inculquer à nos enfants — même de manière indirecte — que la meilleure chose qui puisse arriver, pour la planète, est l'extinction de l'espèce humaine.

Je sais bien qu'il me faut discuter d'un autre sujet difficile lors de cette présentation, et j'aimerais le faire avant de prendre vos questions.

J'ai dit — non seulement ici mais lors d'une douzaine de discours comme celui-ci — que tout le monde est en mesure de contribuer à changer le monde. Je crois qu'il s'agit d'un message que nous devons transmettre à nos enfants. Nous n'avons pas uniquement besoin d'ingénieurs en environnement impliqués. Nous avons besoin de procureurs impliqués, de physiciens appliqués, de cuistots impliqués, de vendeurs impliqués, d'agents immobiliers impliqués, d'industriels impliqués, de journalistes impliqués, d'entrepreneurs impliqués, de vétérinaires impliqués, de courtiers impliqués, et de charpentiers impliqués. Nous avons besoin de bonnes personnes, même aux mauvais endroits. D'ailleurs, nous avons *particulièrement* besoin de bonnes personnes aux mauvais endroits. Par exemple, que vous le sachiez ou pas, l'industrie du cinéma est énormément polluante et génératrice de déchets. Cela signifie-t-il que les gens impliqués devraient la fuir ? Certainement pas ! Tout le contraire ! Nous ne devons pas laisser les industries polluantes et gaspilleuses entre les mains de ceux qui se fichent complètement du monde. C'est pour cela que je dis et que je répète qu'il y a de bonnes choses à accomplir partout. Et c'est pourquoi je dis aux jeunes : « Ne vous concentrez pas uniquement sur les carrières de travail qui vous semblent nobles, concentrez-vous surtout sur ce que vous faites le mieux. Car c'est par là que vous aurez le plus d'impact sur le monde. »

Des gens me demandent souvent si j'applique ce que je conseille, et je leur réponds que « je fais exactement ce que je conseille. Ce que je conseille, c'est d'utiliser vos plus grands talents pour faire ce que vous savez faire. Et c'est ce que je fais. Je fais ce que je fais le mieux, je touche des centaines de milliers de personnes dans le monde à travers ce que je fais, et je les encourage à sauver la planète. »

Je leur demande : « Pensez-vous que j'aurais plutôt dû être un ingénieur en environnement ? J'aurais fait un très mauvais ingénieur en environnement ! »

Et alors ils me répondent parfois : « Eh bien, c'est très bien pour *vous*, mais que suis-je censé faire ? Je ne suis qu'une couturière, qu'un maçon, qu'un violoniste, qu'un masseur, qu'un directeur de chorale, etc. »

J'espère que vous comprenez que je parle ici d'un problème d'éducation. Nous devons cesser d'enseigner à nos enfants que seuls quelques individus sont importants. Il nous

faut absolument enseigner à nos enfants que ce ne sont pas simplement ceux qui ont des emplois spéciaux qui vont améliorer le monde. Si le monde doit être sauvé, il le sera parce que nous aurons cessé d'attendre que quelqu'un d'autre s'en charge. Si le monde doit être sauvé, il le sera parce que des êtres humains auront compris que son sauvetage n'est pas l'affaire de spécialistes. Qu'il s'agit de quelque chose que nous pouvons tous faire — et que nous *devons* tous faire.

Merci de m'avoir écouté.

L'éolien industriel, faussement écolo mais vraiment répressif

2 février 2018 / Jean-Baptiste Vidalou Reporterre

[NYOUZ2DÉS: les éoliennes? que du vent. Ce sont des merveilles d'ingénierie, c'est certain. C'est le vent qui est d'une fiabilité nulle. On ne peut pas miser notre civilisation sur du vent.]



L'éolien industriel s'appuie sur un mensonge majeur, affirme l'auteur de cette tribune : il serait une énergie parfaitement « verte », « propre », « renouvelable ». Les mécanismes de ce discours écoblanchissant ont été analysés par les militants de l'Amassada, lieu emblématique de l'opposition à l'éolien industriel. Ils sont exposés à une vive répression.

Jean-Baptiste Vidalou est l'auteur de [Être forêts. Habiter des territoires en lutte](#) (Zones, 2017). Il a écrit ce texte pour [l'Amassada](#), lieu emblématique de l'opposition à un grand projet d'éolien industriel à Saint-Victor-et-Melvieu (Aveyron).

Tous les jours, nous entendons la même petite musique : « *L'énergie est notre avenir, économisons-la* », « *L'élec-verte, vous vous y mettez quand ?* », « *EDF, changer l'énergie ensemble* »... Propagande des énergéticiens en tout genre pour nous faire

accepter cette idée qu'ils sont et seront les « *sauveurs de l'humanité* », ceux qui répareront, comme on répare une machine en panne, le climat de la planète. Ceux qui « *solutionneront* » la hausse dramatique des températures, ceux qui seront les géo-ingénieurs prêts à contrôler une « *Nature* » devenue trop chaotique. Mais cette caste de grands industriels n'a pas seulement pour but de poursuivre son extractivisme délirant, de produire de l'énergie, toujours plus d'énergie — quoi qu'il en coûte de la vie sur Terre — mais aussi de produire du mensonge. Qu'il y ait, présentement, une transition énergétique menée par les grands groupes du nucléaire, du gaz, du pétrole, paraît tellement grossier qu'il faut un paquet de mensonges bien ficelés pour faire accepter la farce. Le *greenwashing* opéré par la prétendue transition est maintenant dénoncé sur la place publique. Le dernier livre de Guillaume Pitron, [*La guerre des métaux rares. La face cachée de la transition énergétique et numérique*](#), en est un exemple : notre mode de vie « *high-tech et vert* » ne tient que par les chaînes d'extraction de métaux rares dans les mines de Chine. Avec les désastres humains et environnementaux qu'on connaît. Mais ce sont ces « *métaux stratégiques* », qui rendent possibles la production de toutes nos batteries de voitures électriques, nos iPhone, nos écrans plats, nos tablettes et bien sûr les aimants de nos éoliennes industrielles.

Un coup de semonce répressif

Emboîtant le pas à cette critique, cela fait plus de trois ans que nous nous mobilisons, depuis l'Amassada, contre ce *greenwashing*. Trois ans pendant lesquels les mécanismes sordides des grands groupes de l'énergie ont été décryptés. Trois ans d'analyses avec la collaboration d'historiens, d'ingénieurs, de militants, de praticiens, d'artisans, pour montrer que la solution ne viendra pas du « *tout électrique* », ni des « [*réseaux intelligents*](#) », ni des « *objets connectés* » que promeuvent EDF, RTE, Enedis et consorts mais bien d'inventions *low tech*, de politiques de décroissance radicale, d'agroécologie, de constructions autonomes, de décisions locales et en assemblées populaires, d'expérimentation sociale, d'une nouvelle culture collective née de la lutte.



Et c'est sans doute de tout cela, de toute cette dynamique hétérogène et créatrice, que le pouvoir en place veut faire table rase, en donnant un coup de semonce répressif. Car lorsque, le 25 janvier dernier, 13 habitants et habitantes de plusieurs communes du sud de l'Aveyron se voient embarqués par un contingent de plus de 80 gendarmes, au prétexte qu'ils auraient participé au blocage d'un chantier éolien, de quoi s'agit-il [sinon d'un coup de semonce](#) ? Un coup de semonce qui annonce les opérations policières pour détruire le hameau de l'Amassada, pour détruire ce qui a été créé depuis trois ans contre l'implantation du méga transformateur RTE.

Le dispositif est connu depuis la criminalisation des mouvements sociaux et le ciblage des militants écologistes par le harcèlement judiciaire. C'est une technique courante depuis la COP21 pour affaiblir les contestations. Ici, dans le sud de l'Aveyron, cinq personnes ont reçu des convocations d'assignation en référé au tribunal de Rodez. Le groupe Théolia-Futuren-EDF EN, maître d'œuvre de ce chantier éolien qui a été bloqué le 12 décembre 2017, demandait à la justice d'interdire à ces cinq personnes un espace comprenant routes et chemins de randonnée autour du chantier éolien de Crassous, et ce pendant 14 mois, sous peine d'une amende de 2.000 euros par heure de présence... Le tribunal de grande instance de Rodez a rejeté, le 1er février, la demande de « *référé d'heure à heure* » concernant ces cinq personnes, mais en précisant que la procédure est bien applicable pendant toute la durée du chantier. Un coup de semonce donc.



Des militants poursuivis par une société connue pour « ses magouilles boursières et les endettements à répétition »

La chose est assez cocasse pour être révélée : l'entreprise Théolia se fait d'abord connaître en 2007 par ses magouilles boursières et les endettements à répétition [sur le dos de ses petits actionnaires](#). Elle détient des parcs éoliens en Allemagne, au Maroc, en France, en Italie. En 2015, l'entreprise change de nom pour devenir Futuren, histoire de « tourner la page » de ses déboires financiers, avant d'être rachetée à 60 % par EDF EN en 2017. Et c'est ce groupe Théolia-Futuren- EDF EN, qui fait maintenant appel à la justice pour intenter une judiciarisation de l'opposition à l'éolien industriel... Elle se permet d'embaucher un huissier de justice et un cabinet d'avocats, [Green Law](#) (là aussi, on rigole, la « loi verte »...), dont la spécificité est l'accompagnement juridique des projets d'aménagement et des projets éoliens en particulier. Cabinet dont le but clairement annoncé est de simplifier et d'accélérer les procédures d'implantation de l'éolien industriel.

Il est quand même piquant, lorsqu'on connaît les moyens mis en œuvre par les groupes de l'énergie pour masquer aux populations locales leur « prospection » de nouveaux parcs éoliens, d'entendre leurs représentants gloser sur la « concertation nécessaire avec les territoires ». Ce qu'il s'agit très pragmatiquement pour eux d'opérer, et comme le déclare à demi-mot, en janvier 2018, le rapport favorable de la commission d'enquête publique pour le projet RTE de transformateur du sud de l'Aveyron, c'est de faire passer leurs projets d'aménagement comme un sacrifice nécessaire des territoires. « *La solidarité nationale, rendue possible par le réseau électrique, et dans le cadre des projets RTE, doit l'emporter sur le nombre des habitants impactés par ces projets dans les territoires ruraux.* » Au mépris des habitants s'ajoute donc le vieux chantage de la « sécurisation » du réseau : sans transfo, ce sera la coupure, mon petit monsieur...



Mais ce que RTE fait mine de ne pas comprendre, c'est que la solidarité, eh bien ! elle ne passe pas [par des lignes THT](#). Elle passe à même les rencontres entre les corps, à même la mise en commun de nos idées. Les assemblées de lutte, ici, comme ailleurs, si elles ont pris comme point de départ l'opposition au transformateur et aux éoliennes industrielles qui l'accompagnent, ont été bien au-delà de cette opposition en politisant tous les aspects de la vie quotidienne. C'est évidemment à cette légitimité de s'organiser sans eux, de décider sans ses experts mandatés, que RTE tentera de s'attaquer. Et ils le feront avec la force de ses juristes et de la police. Mais ils trouveront devant leurs machines notre solidarité à nous tous. Seule la lutte transforme.

[De la neige dans le désert marocain](#)

Agence France-press 30 janvier 2018

Zagora — De la neige sur les dunes de sable et les palmiers : les villes de Zagora et Ouarzazate, aux portes du désert dans le sud marocain, sont actuellement recouvertes d'un épais manteau blanc, phénomène météorologique inhabituel dû à une vague de froid venue du nord de l'Europe.

Des images qui ont fait le tour des réseaux sociaux montrent ces deux villes et celle de Taroudant, dans le sud du royaume également, sous la neige.

« La dernière fois qu'il a neigé à Zagora, c'était dans les années 1960 ! Ici, on est plus habitué aux vagues de chaleur et à la sécheresse qu'à la neige [...] c'est la stupéfaction chez les habitants », a déclaré mardi à l'AFP un résident de Zagora, une localité située à près de 700 km de Rabat, par-delà le massif du Haut-Atlas.

Depuis le week-end dernier, une intense vague de froid touche le Maroc – la deuxième en quelques semaines et a déclenché des chutes de neige inhabituelles sur des régions arides du pays.



Photo: Agence France-Presse La ville de Zagora, aux portes du désert, est recouverte d'un manteau blanc.

« On n'a pas toujours l'habitude de voir la neige dans ces régions. Cela est dû à une masse d'air froide en provenance de l'Europe du nord qui est descendue jusqu'au désert », a expliqué à l'AFP Houcine Youaabeb de la Météorologie nationale. Selon lui, « le froid se maintiendra jusqu'à jeudi »

L'intérieur du pays, plus habitué aux hivers rigoureux avec ses grands massifs montagneux, est également touché par cette vague de froid.

DIFFERENCE CULTURELLE...

6 Février 2018 , Rédigé par Patrick REYMOND

" Gael tverberg optimiste? Dans les commentaires de son site elle pense fatalement mourir (et ses contemporains) dans l'effondrement imminent et dit juste profiter de ses proches en attendant. Elle pense aussi que sans une intervention divine (celle qui a conçue les lois de la physique): the party is over. "

Gail Tverberg est optimiste, à mon avis, dans l'appréciation de la situation de certains pays. Ils ne sont pas à la veille de leur effondrement, ils sont en plein dedans.

Pour le reste, comme dirait Todd, il existe des différences culturelles fondamentales et

majeures.

Un pilote russe a été abattu, il s'est fait sauter avec ceux qui le capturaient.

Ceux qui ont étudié la "grande guerre patriotique", savent que ce comportement chez les russes était courant.

Se faire sauter avec l'ennemi (Graffiti retrouvé à Brest Litovsk, actuellement au musée de la grande guerre patriotique : "ils arrivent, il me reste une grenade") ou les blessés qui attendaient que l'ennemi s'approche pour l'abattre au revolver, c'était aussi très courant.

En lui même le siège et la bataille de Brest Litovsk ("la forteresse héros"), la résistance soviétique acharnée, dans une situation stratégique totalement sans issue et sans espoir

Dans l'aviation, c'était le "bélier".

Tout cela se retrouve dans la production télévisuelle russe. L'infirmière qui pleure pour apitoyer les soldats allemands, tout en dégoupillant ses grenades (Les chasseurs) ou le bélier pour sauver sa camarade (les chasseurs, le dernier combat)...

Le traître et l'ennemi, c'est celui qui essaie de sauver sa propre peau, sans tenir compte du groupe. Sont les héros, les prisonniers qui aident un pilote à s'évader (les bombardiers), pour prévenir les partisans qu'un groupe de faux partisans a été organisé, tout en sachant qu'à cause de cette évasion, 10 seront exécutés. Leur seule question est de savoir s'il rejoindra effectivement les partisans...

Les jihadistes eux, ont été couillonnés dans le cas du pilote russe. Les soldats allemands expérimentés savaient qu'on ne s'approchait pas d'un russe, même d'un cadavre. Certains, se minaient eux-mêmes avant de mourir.

Significatif aussi est le rôle d'Alexander Petcherski dans le cadre du soulèvement de Sobibor. Les prisonniers russes pensaient qu'au moins une partie d'entre eux survivraient, et cela leur suffit pour envisager l'avenir.

Prévoir le pire, c'est une chose, prendre la décision d'y laisser sa peau, ou tenter d'y survivre, c'est autre chose.

On appelle l'esprit de sacrifice, le fait de mourir pour que son groupe survive. Cela donne une force et un allant décisif.

Quand on accepte l'idée de la mort, d'avance, il est sûr que l'on ne s'en sortira pas...

Comment réparer la doctrine de Défense nationale américaine

Par Dmitry Orlov – Le 30 janvier 2018 – Source [Club Orlov](#)



Le 19 janvier 2018, le général James Mad Dog Mattis a présenté publiquement la nouvelle stratégie de défense nationale américaine. Il a prononcé pas mal de mots, mais le résumé tient juste en deux points :

1. La guerre contre le terrorisme n'est plus. Puisque le terrorisme est maintenant un problème beaucoup plus grave dans le monde qu'il ne l'était lorsque la guerre contre le terrorisme a été annoncée pour la première fois après le 11 septembre 2001, elle n'a certainement pas été gagnée. Un autre problème est la quantité prodigieuse de trésors, de vies et de membres qui ont été gaspillés dans cette quête pire que futile. Mais les Américains vont maintenant faire ce qu'ils font toujours après une mésaventure militaire : déclarer la victoire, rentrer à la maison et se recroqueviller derrière deux océans en espérant que leur mésaventure ne les suivra pas chez eux. Le nouveau message de l'Amérique aux nombreuses victimes du terrorisme est « Démerdez vous ».

2. Le nouvel ennemi de l'Amérique est le couple sino-russe, un très grand pays eurasiatique. Les États-Unis dépendent de la Chine pour un grand nombre de choses et ne peuvent absolument pas se permettre de lui faire la guerre, mais qu'est-ce qu'un pays pauvre en faillite peut faire quand plus rien ne fonctionne ? Auparavant, les États-Unis étaient capables de jouer avec succès la Chine contre la Russie ou l'inverse (après que Henry Kissinger et Richard Nixon eurent reçu une ouverture de cet imbécile de [Nikita Khrouchtchev](#), qui s'est aliéné Mao Zedong avec son attaque contre l'héritage de Joseph Staline). Mais maintenant « diviser pour régner » n'est plus possible non plus ; la nouveauté est « unissez vos ennemis en les faisant rire ». L'unification de la Chine et de la Russie a demandé un peu d'effort aux Américains mais c'est plus ou moins un fait accompli. Les faire rire était encore plus difficile, mais je pense que Mattis a fait du bon boulot.

Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? Voici la pièce A : Les poches sous les yeux de Mad Dog. Impressionnant !



Si vous avez l'intention d'avoir des poches sous les yeux de cette taille, il y a deux façons de les cultiver. La première est de manger beaucoup d'apéros salés. Cela provoque de la rétention d'eau dans le corps, remplissant les différents espaces un peu lâche sous la peau, comme sous les yeux. La seconde est de boire beaucoup d'alcool. L'alcool fluidifie le sang, produisant un effet similaire. Maintenant, pour des raisons que je vais bientôt clarifier, je trouve qu'il est douteux que Mattis mange beaucoup de mini-bretzels, donc mon hypothèse de travail est que la devise de Mad Dog est : « mettre un peu de vodka dans son réservoir d'essence ».

En parlant de réservoirs, ses poches sous les yeux m'ont fait penser aux réservoirs de carburant externes sur le F-35.



En passant, ces réservoirs rendent cet avion tout à fait inutile. Il était censé faire tout ce que l'on voulait d'un jet, mais après plus de 1000 milliards de dollars dépensés pour son développement, il s'est avéré être une énorme déception. De plus, environ la moitié de ceux construits ont des défauts qui ne seront probablement jamais assez bien traités pour qu'ils puissent effectuer des missions de combat. Un de ses problèmes est qu'il n'a pas le rayon d'action dont il a besoin ; d'où les réservoirs de carburant externes. cela lui permet d'aller plus loin, mais détruit aussi ses qualités furtives. Il serait possible de

les larguer au milieu du vol, cependant ; ou peut-être qu'ils tombent tout seuls. Peut-être est-ce un bug ou une fonctionnalité, qui sait ?

De même, Mad Dog pourrait se débarrasser de ses poches et rester toujours imbibé 24/7. Voici mon astuce pour Mad Dog : il devrait demander au Pentagone de lui procurer une caisse ou deux de préparation H, à environ 500 000 dollars le tube.



Il devrait judicieusement en appliquer sous ses yeux une heure ou deux avant chaque apparition publique. Mieux encore, il devrait la faire appliquer par l'un des assistants de son équipe, au cas où il ne boirait pas assez et commencerait à trembler, parce que vous ne voulez pas vous en mettre dans les yeux. Préparation H est très bon pour rétrécir les tissus enflés partout où ils peuvent surgir. Regardez George Soros : ses yeux sont complètement dégonflés.



Soros est définitivement un homme préparation H.

Premier problème résolu

Pendant ce temps, le problème des États-Unis qui ne disposent pas d'un avion de chasse de nouvelle génération permettant la supériorité aérienne est un problème majeur. Vous voyez, de la façon dont l'armée américaine opère, si elle ne peut pas établir la supériorité aérienne sur un théâtre d'opérations, elle ne peut même pas engager un combat. Et en se préparant à affronter le couple sino-russe, ce serait la clé, car les Russes et les Chinois sont parfaitement heureux de garder toute l'Eurasie et peut-être l'Afrique pour eux tout en laissant les Américains soigner leurs poches sous les yeux du côté délabré et démodé de la planète. Pour paraître suffisamment menaçants, les États-Unis doivent continuellement faire pression sur tout le monde en maintenant de nombreuses bases militaires en Eurasie et en organisant de nombreux exercices militaires.

Les États-Unis aiment aussi maintenir une guerre ou deux en permanence, et pour ce

faire, l'armée américaine doit suivre la recette de ce qu'elle appelle le succès : contrôler l'espace aérien, bombarder l'ennemi et ensuite seulement envoyer quelques bottes sur le terrain pour les opérations de nettoyage et pour sécuriser la zone. Les militaires de ce genre sont devenus peu nombreux et ont perdu le moral, car beaucoup de leurs « membres » ont été arrachés en patrouillant dans des zones auparavant sécurisées (et re-sécurisées et re-re-sécurisées...). Dès lors l'accent a été mis sur le bombardement aérien (comme à Raqqa et Mossoul, que les Américains ont transformés en friches parsemées de gravats et imprégnées de la puanteur de la mort).



La première étape de la prise en charge de l'espace aérien est essentielle et le fiasco du F-35 rend cette stratégie très incertaine. Même si les bugs pouvaient être assez bien résolus pour l'envoyer au combat, le chasseur russe SU-35 peut littéralement voler autour en cercle.



D'autres nouveaux systèmes de défense aérienne russes, tels que le S-400, qui se vend comme des petits pains, peuvent efficacement protéger de vastes zones contre toute incursion américaine.



Sans un moyen d'établir leur supériorité aérienne, les États-Unis ne pourront pas se mettre en travers du chemin du couple sino-russe. Par conséquent, la nouvelle doctrine de Défense nationale américaine n'a pas de dents.

En parlant de dents, observez la pièce B.



Je ne pense pas que Mattis ait des dents non plus. Il a des prothèses dentaires qui tremblent dans sa bouche pendant qu'il parle. Cela explique son marmonnement et son zézaiement. J'ai observé ce phénomène à de nombreuses reprises lors de visites dans des maisons de retraite. En passant, cela renforce mon hypothèse que ses yeux sont gonflés à cause de la vodka plutôt que par des apéros salés : les aliments croquants ne sont pas une bonne idée quand on porte des prothèses dentaires.

Voici mon conseil pour Mad Dog : il devrait demander au Pentagone de lui procurer une caisse ou deux de Fixodent, à 500 000 dollars pièce.



Il devrait aussi penser à la retraite. C'est un peu tard pour lui et pour l'armée américaine. Il devrait être en train de bercer son âme dans le sein d'Abraham, sans essayer de formuler des doctrines de défense nationale bricolées sur un coin de table.

En tout cas, deuxième problème résolu.

Troisièmement, j'aimerais aussi régler le vrai problème. Je voudrais proposer une autre stratégie de défense nationale des États-Unis, une stratégie qui fonctionnera réellement. Elle est remarquablement courte et simple, et elle tient en seulement trois mots :

« Restez chez vous ».

SECTION ÉCONOMIE



Charles Sannat: « La nouvelle crise ! »

Publié le 6 février 2018 à 13:00:24 par Tiger54 / 3 commentaires / 1 070 vues

La nouvelle crise. Je vais beaucoup vous parler de ce sujet dans les prochains jours et les prochaines semaines. La nouvelle crise. C'est ainsi que l'on va vous vendre le... Lire la suite



Market Movers: Séance noire à Wall Street où le Dow Jones perd jusqu'à 1 597 points

Publié le 6 février 2018 à 08:00:30 par Tiger54 / 17 commentaires / 1 770 vues

Les marchés US ont enregistré ce lundi leur pire plongeon depuis octobre 2011. Le Dow Jones perdait 1 597 points en séance (la plus forte chute en nombre de points de... Lire la suite



Olivier Delamarche: « Si les banques centrales interviennent massivement, les devises finiront par ne plus rien valoir ! »

Publié le 5 février 2018 à 22:08:51 par Tiger54 / 6 commentaires / 4 421 vues

Depuis quelques jours, cela tangué sérieusement sur les marchés obligataires, avec des taux longs américains qui sont rapidement remontés à 2.85%. Est-on entré en zone... Lire la suite

Market Movers: Séance noire à Wall Street où le Dow Jones perd jusqu'à 1 597 points

Le 06 Fév 2018 à 08:00:30 / 17 Commentaires / 1 777 vues

Les marchés US ont enregistré ce lundi leur pire plongeon depuis octobre 2011. Le Dow Jones perdait 1 597 points en séance (la plus forte chute en nombre de points de l'histoire), affichant un non moins vertigineux -6,25% vers 21H10 (-4,62% à 24 345 en clôture, soit -1 180Pts).

Market Movers: Séance noire à Wall Street où le Dow Jones pe...
Ce lundi 5 février 2018, Alexandre Baradez, chef de la stratégie de marché chez...



Market Movers
SÉANCE NOIRE À WALL STREET : LE DOW JONES PERD JUSQU'À 1 597 POINTS

23 € -1,48 %	EDF 10,48 € -3,36 %	EIFFAGE 94,08 € -1,22 %	ELIOR	CAC @ 5 285,83
--------------	---------------------	-------------------------	-------	----------------

Wall Street : le Dow Jones a clôturé en baisse de 4,60% à 24 345,75 points.

Jim Rogers: « Nous sommes à la veille du pire krach boursier qu'on n'ait jamais connu » Egon Von Greyerz: « Croyez moi si vous le voulez, mais un krach gigantesque est imminent. »

“On s’approche de la zone rouge sur les taux d’intérêt”

selon Didier Saint-Georges de Carmignac Gestion
par Charles Sannat | 6 Fév 2018



Pour lui, les marchés ne veulent pas croire que la FED va réellement augmenter les taux

d'intérêt et les anticipations restent inférieures à ce qu'annonce la FED et finalement, la baisse récente des marchés boursiers aurait tendance à montrer que les investisseurs finalement commenceraient à prendre les propos de la FED au sérieux.

Est-ce que l'économie réelle va justifier les remontées de taux, rien n'est moins sûr.

La réforme fiscale aura un vrai impact sur le résultat des entreprises.

Didier Saint-Georges voit l'économie américaine plutôt ralentir en 2018. Le FMI voit 2,7 % de croissance pour les États-Unis alors que la prévision de Carmignac est de 2 %.

Il est également le seul à expliquer d'une manière cohérente avec une théorie parfaitement convaincante les paradoxes que je pointe régulièrement sur la baisse du dollar au moment où les taux montent, ce qui peut sembler incohérent.

Les explications avancées et passionnantes montrent que ces paradoxes seront de courte durée.

En attendant, nous sommes en pleine zone rouge.



<https://insolentiae.com/on-sapproche-de-la-zone-rouge-sur-les-taux-dinteret-selon-didier-saint-georges-de-carmignac-gestion/>

Re-badaboum : le Dow Jones cède jusqu'à -10% en une journée !

Author: Pierrick Tillet 6 février 2018 6 février 2018

Ça leur pendait au nez depuis longtemps : ce lundi 5 février, les bourses mondiales ont

pris un nouveau gadin mémorable : **jusqu'à -10% pour le Dow Jones à Wall Street !**

Alors bien sûr, les super ordinateurs ont déclenché leur tirs de barrage et ont limité – un peu – la casse en clôture : -4,60% sur le Dow Jones et -3,78% sur le Nasdaq à New York, -1,46% sur le Footsie à Londres, -1,48% sur le CAC40 à Paris.

On arrête avec les chiffres. Vous vous en foutez et vous avez raison. Mais ceux qui sont aux manettes des super ordinateurs de la finance internationale, qui jouent leur pognon par des manigances de moins en moins assurées, eux ne s'en moquent pas du tout et tremblent dans leurs culottes.

Ils sont morts et c'est tant mieux !

Voici ce qui risque fort de se passer dans les jours qui viennent : les places financières mondiales vont entamer une série de yoyos infernaux à s'en donner le tournis : de brusques remontées frénétiquement euphoriques, suivies de gadins brutaux tout aussi déprimants. Et beaucoup plus persistants.

Ça fait longtemps qu'on vous le dit (en vrai, depuis la création de ce blog en 2005) : ils sont morts et c'est tant mieux ! Ils ne tiennent, depuis 2008, date de leur première descente aux abîmes, que par des soins palliatifs artificiels tirés par les cheveux.

On appelle ça la collapsologie, en clair la théorie de l'effondrement. Mais ne croyez pas que celle-ci procède d'un pessimisme névrotique, bien au contraire : leur chute est un souhait ardent de notre part, une bouffée d'air frais pour nos existences futures qui valent mieux que leurs profits. Elle n'est pas une vue de nos esprits aigris, mais un constat jubilatoire sans cesse confirmé. Patience...

EDIT

Pas mieux, évidemment, pour les places asiatiques dans la foulée :

- Nikkei -4,73% (en clôture)
- Hong-Kong -3,8% (au moment de la clôture de Tokyo)
- Shanghai -2,62%
- Indice MSCI des marchés d'Asie-Pacifique hors Japon -3,28%

Le charme est rompu, les illusionnistes se sont ridiculisés.

Bruno Bertez 5 février 2018

La chute de ce jour de 4,6% du DJ, la hausse de 70% de la volatilité mesurée par le VIX montrent à l'évidence que les apprentis sorciers, les banquiers centraux, ne sont que des illusionnistes: ils ne maîtrisent, ils ne contrôlent rien, ils ne pilotent rien.

Ils perdent tous leurs pouvoirs sitôt qu'ils abandonnent leur baguette magique; cette

baguette produit ses effets dits magiques tant qu'elle distribue de la monnaie, du crédit gratuitement. Sitot qu'il est question de stopper la manne et de retirer le verre de Punch, les effets s'estompent, l'efficacité disparaît. Il suffit d'un chiffre auquel on attribue un effet magique, pour faire trébucher l'édifice. Que ce chiffre soit celui d'une hausse de salaire de 2,9% année sur année semble dérisoire n'est ce pas? Mais c'est ainsi ; il a suffi à ancrer la peur de l'inflation et donc la menace de la hausse des taux longs.

Les marchés ont été totalement pilotés, instrumentalisés par des docteurs Folamour de la monnaie et de la finance. Aujourd'hui, il n'y a pas de pilote dans l'avion, le pilote automatique a raté son atterrissage (voir notre article sur ce sujet encore en 'UNE de notre service).

Faire dépendre la production de richesse, l'emploi, de la croissance du crédit est déjà dangereux, mais faire dépendre le crédit des animal spirits est criminel. Le pouvoir arbitraire des banquiers centraux est la cause de cet accident ; accident qui se reproduira car les conditions continuent d'en être réunies.

La chute de ce jour est grave car elle brise une sorte de charme; les marchés étaient sous un charme, subjugués, fascinés. Ils rêvaient et croyaient qu'ils'agissait de la réalité; ils croyaient que les manoeuvres d'approche étaient déjà bien lancées, que tout se déroulait normalent alors qu'en fait il n'en était rien; on était dans le mensonge, dans le simulacre, dans le Canada Dry, les vraies choses n'avaient pas commencé.

Le chiffre des gains horaires et le franchissement de seuils sur le 10 ans US ont été perçus comme le vrai coup d'envoi de la normalisation monétaire alors qu'en réalité, ces chiffres avec la chute des marchés ce jour en signent peut être la fin, l'avortement ou la remise en question.

Le plus grave est que ceci va forcément tétaniser les autorités, cela va les rendre peureuses, frileuses, elles vont pencher encore plus vers l'inaction, vers le micro gradualisme et ceci va contribuer à aggraver la situation.

Les dépêches lundi soir, le narrative se met en place

Le narrative consiste à écrire un roman sur ce qui vient de se passer, roman tronqué biaisé mais qui prépre la contre offensive .

Ici le roman s'articule autour de l'idée que les fondamentales sont bonnes que les profits sont bons .

On blame des éléments « soft », non réels presque, pour mieux pouvoir les manipuler:

-positions spéculatives fragiles et toutes du même coté du bateau

-psychologie , humeurs

-poids des investisseurs systémiques,

-poids des opérations sur programme et computers

-excès des quants

-liquidité des marchés

Bien entendu on évitera soigneusement de faire un vrai diagnostic qui ferait toucher de près la réalité de la situation telle que nous l'avons décrite dans notre article sur le charme brisé. La vraie cause c'est l'impasse ou l'on se trouve avec le couple maudit : inflation/taux.

Repères, le suivi;

Une crise n'est pas une aberration, c'est au contraire une émergence de la Vérité.

La crise est circonscrite.

Bruno Bertez 6 février 2018

Dow -69 maintenant, Nasdaq positif , le 10 ans 2,74%, pétrole 63,30, or 1339

Credit Suisse announces plan to liquidate XIV inverse volatility ETN

Bullard de la Fed de Saint Louis essaie de calmer les marchés indirectement en affirmant qu'un marché du travail vigoureux n'implique pas qu'une accélération de l'inflation soit au coin de la rue!

Ah les braves gens: on nie la Loi de Phillips sur laquelle la Fed a appuyé sa gestion pendant des mois. Propos de charlatans!

« St. Louis Fed President says strong labor market doesn't mean a spike in inflation is around the corner »

« Bullard sees economy slowing a bit but says there could be tax-driven investment boom »

Le fait que le balancier, le paradigme risk-on risk-off fonctionne est un point positif car c'est grâce à lui que les autorités vont pouvoir reprendre le contrôle de la situation. Je suis moins inquiet quand je constate cela.

Le fait que les marchés de crédit restent ordonnés est un point positif important, les spreads ne se dilatent pas. On est inquiet pour des raisons macro et surtout techniques liées à la logique-on devrait dire à l'illogique- Boursière, on ne s'inquiète pas pour la situation des sociétés.

La crise est circonscrite pour parodier sérieusement Bernanke.

Mon idée est que compte tenu du mépris des élites pour les gens et pour la masse des opérateurs sur les marchés, ils considèrent ce qui se passe comme une punition méritée;

« ils n'ont pas voulu comprendre quand nous avons donné le signal de la fin du bal, ils ont continué à danser, ils paient ». J'ai entendu ce commentaire ce matin à un niveau élevé. Pour l'instant on est sur une interprétation du type on a secoué le cocotier! Mais attention, comme « ils » n'ont aucune capacité de prévision, tout peut changer très vite.

Une économie globale forte n'est pas un élément de confort pour les marchés dit le Financial Times.

« L'économie est robuste mais les marchés de crédit et celui des actions regorgent de signes menaçants »

Les médias MSM s'éveillent à ce que je répète depuis près de 10 ans, ce que l'on voit c'est une partie du système, ce que l'on ne voit pas c'est son passif, le passif c'est l'origine de l'argent qui le finance or les crises viennent toujours du passif ce sont des crises d'insuffisance de profitabilité et de mauvaise répartition.

C'est au niveau des passifs que se situent les mensonges structurels du système.

Les passifs ce sont les promesses du système et la crise est toujours une révélation de l'impossibilité de tenir les promesses. Une crise n'est pas une aberration, c'est au contraire une émergence de la Vérité.

Le marché des Futures sur le Dow est très volatil, on passe de -200 à -100 , on perd 85 maintenant, ceci est tout à fait normal car la valeur est frivole, incertaine et il n'y pas de repère, pas de pilotage c'est évident.

Les taux longs baissent en Europe, le 10 ans US est à 2,710%.

Peu d'écart sur les futures américains, on est dans les eaux d'hier soir; le taux du 10 ans remonte un à 2,74%.

Le maillon faible est spéculation idiote qui s'est développée sur la volatilité (la Vol) à la faveur de la dernière phase de hausse des marchés. Tous les produits à base de Vol , toutes les stratégies sont en difficulté et elles sont très très en leverage . dans ce domaine, ce qui s'est passé hier en séance et après Bourse est un véritable bain de sang.

La bonne question est posée par Paul Tudor Jones: est ce que l'inflation ne va pas revenir comme une vengeance , d'autant que les autorités ont les mains liées par les marchés.

L'inflation c'est le lien, la courroie de transmission entre le Réel de l'économie et l'Imaginaire des marchés, c'est un facteur de Réconciliation.

Nous vous rappelons qu'hier on a frolé les circuits breakers sur le Dow, à un moment il

était en baisse de plus de 6% et les coupe circuits se déclenchent à 7%.

On est maintenant en baisse de 8,3 % sur le plus haut du Dow et quand on va atteindre une baisse de 10%, les commentateurs moutonniers vont déclarer que le Dow est en correction! Une belle jambe !

Et si on chute jusque -20% ils diront que nous entrons dans un marché baissier ce qui est plus intéressant car beaucoup de stratégies sont fondées sur cette magie des 20%. On reste dans le marché tant qu'il est décrété haussier et on sort si il devient baissier.

Sur les actions on bien sur cassé les moyennes mobiles des 50 et on a flirté hier un moment avec celles des 100 .

This is just the start of a 'substantive bear market,' warns Dennis Gartman

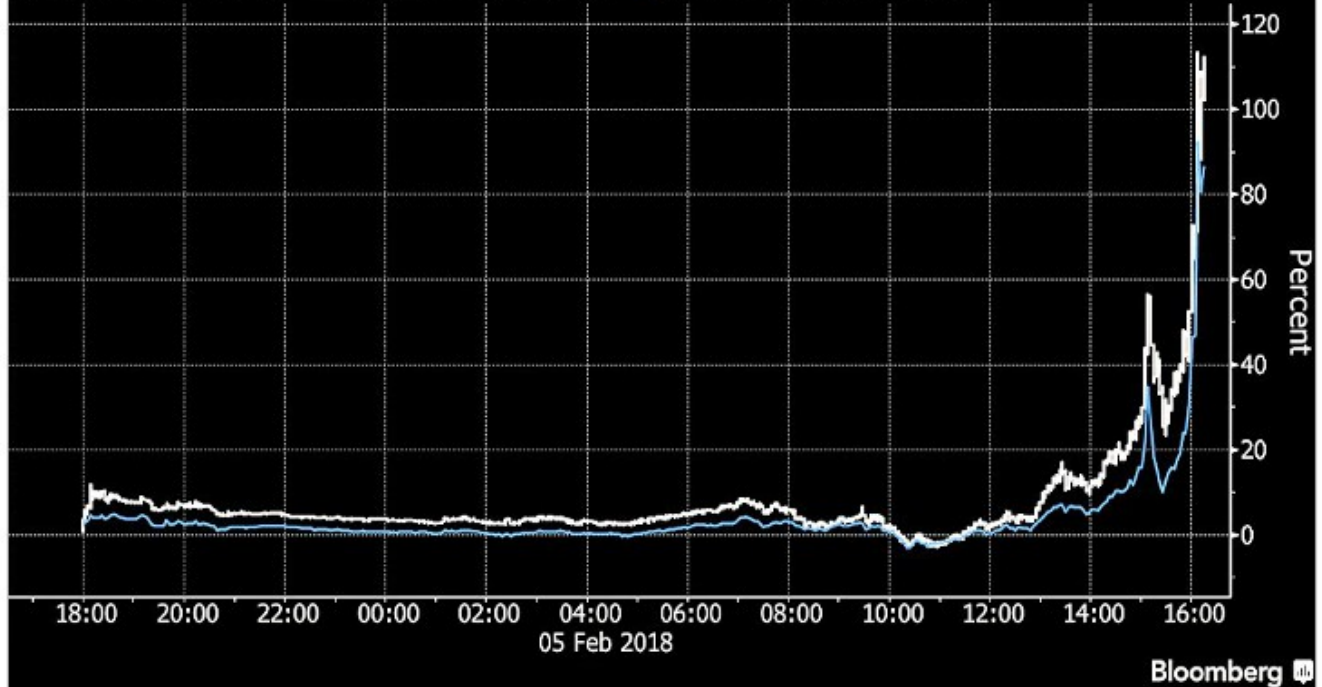
Google trends is showing a spike in activity for "Margin Call" and "XIV" near the close today. Not a coincidence.

New Video by Chairman Powell: "My colleagues and I at the Federal Reserve will put everything we have into serving you and our country with objectivity, independence, and integrity."

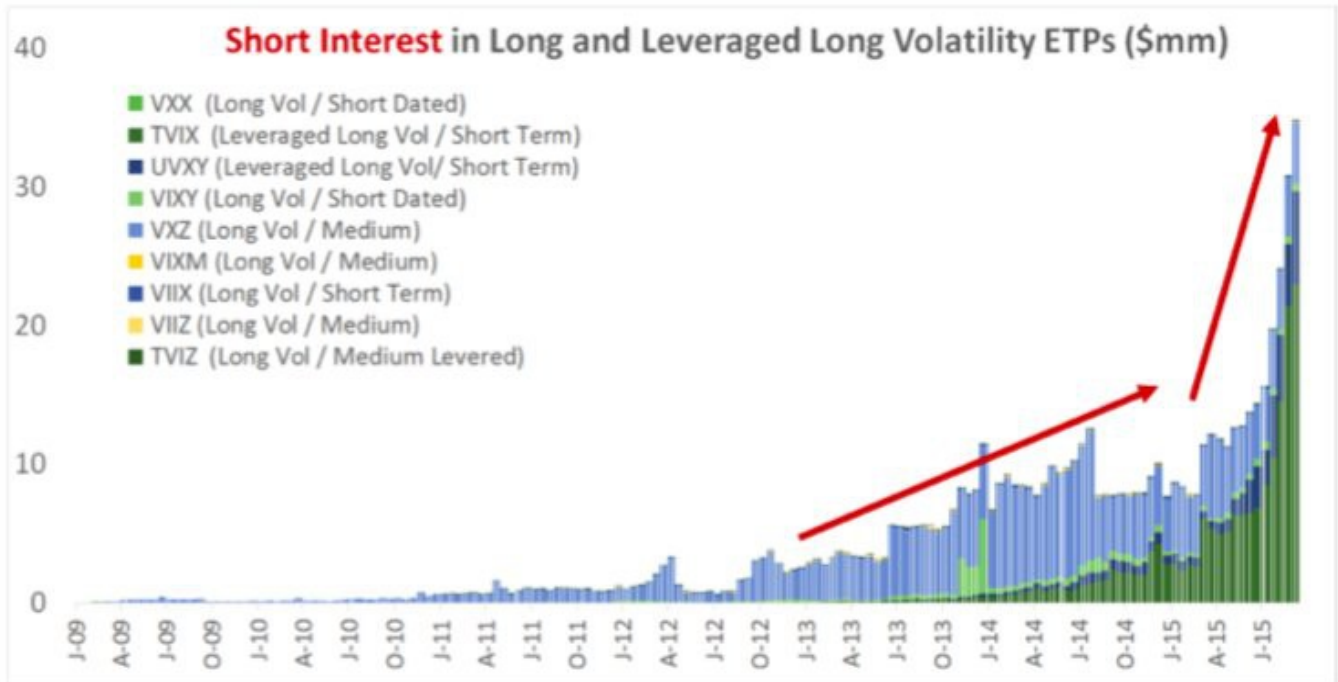
La folie du spiel sur la Vol! On nous dit que les gros vendeurs de VIX sont les fonds de pensions, désespérés de ne pas pouvoir rentabiliser leurs investissements en dehors de spéculations hasardeuses. Espérons que les responsables seront virés et sans indemnités.

Futures Jump Might Trigger Termination Event

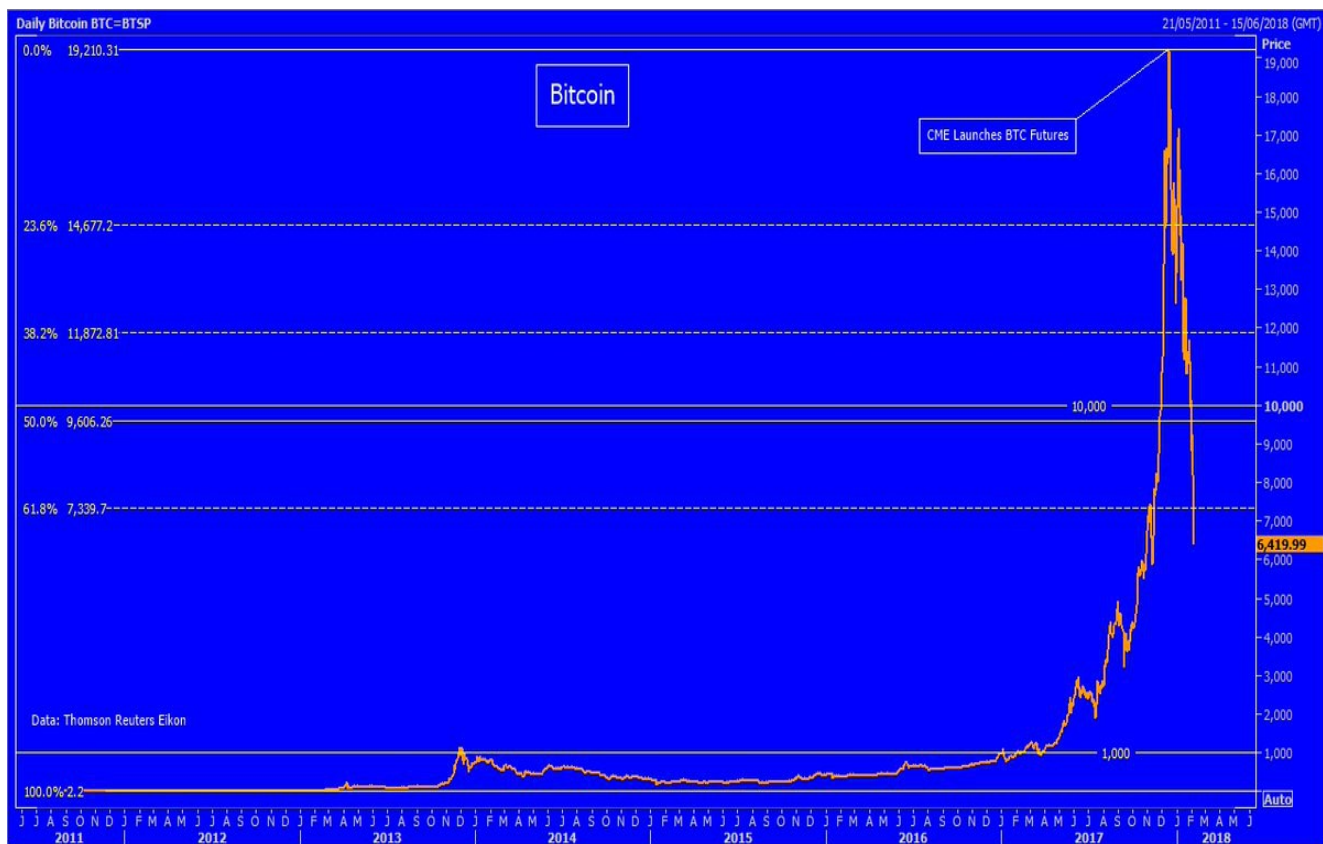
Normalized As Of 02/04/2018 ■ Front-month Vix futures contract ■ Second-month Vix futures contract



Bloomberg



Bitcoin dans la zone des 6000



Ce que dit la Maison Blanche: le narrative sur les fondamentales comme nous l'avons prévu.

'The President's focus is on our long-term economic fundamentals, which remain exceptionally strong, with strengthening U.S. economic growth, historically low unemployment, and increasing wages for American workers. The President's tax cuts and regulatory reforms will further enhance the U.S. economy and continue to increase prosperity for the American people.'

Bienvenue dans l'asile de fous Monsieur Powell! **Welcome to the fucking chairmanship!**

Bruno Bertez 6 février 2018

Dur dur pour une première journée comme Chairman de la Fed! Powell va regretter d'être venu! Et Yellen, elle, elle doit être contente d'être partie, comme l'était Greenspan en son temps. Elle doit être en train de fêter cela avec son compère Bernanke, devant un bon verre de Merlot ou de Chardonnay en raillant ses malheureux successeurs. Pour Powell, apprendre la langue de bois en une seule nuit sera difficile, on verra si il est doué. Gare aux bévues. Le code que l'on emploie dans le poste de Chairman et dans ces circonstances est à la fois simple pour ce qu'il faut dire et complexe pour tout ce qu'il ne faut pas dire.

La Fed a gonflé son bilan à 4,4 trillions en neuf années.

Depuis qu'elle a annoncé qu'elle voulait réduire la taille de son bilan, elle n'a réussi à vendre que 22 milliards. Quasi rien, un montant ridicule. Et déjà le marché plie. Powell si il y connaît quelque chose doit être en train de se dire: c'est mission impossible.

Yellen avait dit il y a quelque temps que réduire la taille du bilan de la Fed était une formalité, « aussi ennuyeuse que regarder sécher la peinture sur un mur ». Watching « paint dry! Powell doit se dire Dieu, mais cette peinture est magique on ne m'avait pas prévenu.

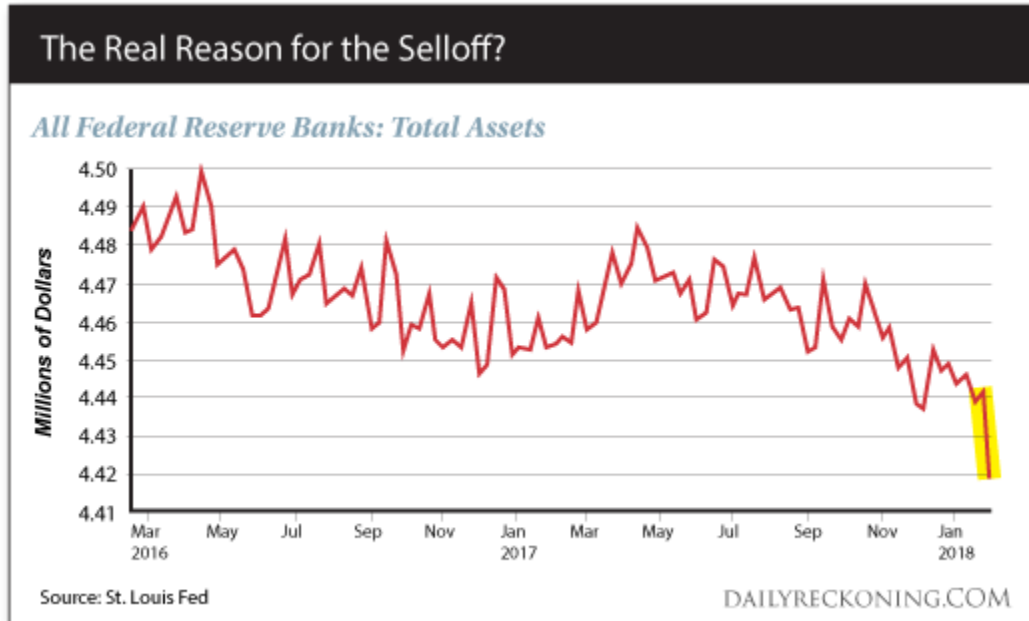
Le choix va être assez rapidement posé; stopper ou non l'opération de réduction de la taille du bilan.

Continuer c'est prendre le risque de contribuer à la chute des marchés et de causer la récession.

Suspendre et le faire savoir, c'est reconnaître que la sortie était moins facile qu'on a essayé de le faire croire, c'est avouer que les problèmes et les coûts des politiques monétaires non conventionnelles sont devant et non pas derrière nous.

Comment se sortir du piège sans perdre la face?

La Fed qui voulait réduire la taille de son bilan n'a réussi qu'à sortir 22 milliards: « a rounding error », une erreur d'arrondi !



Les bourses chutent... Avez-vous remarqué un détail ?

par Jacques Seignan Blog de Paul Jorion 6 février 2018

Les bourses chutent... Avez-vous remarqué un détail ? Peut-être pas car en fait c'est une absence et c'est moins évident à détecter un truc manquant.

Il n'y a plus, sur aucune des chaînes d'info en continu, les cours boursiers indiqués avec le bandeau défilant en bas d'écran que l'on voyait il y a quelques années. BFM ou autre LCI montraient ces chiffres (et pas que pour le CAC) : on y voyait en rouge et en direct s'inscrire les baisses. Quelle dramaturgie !

Aujourd'hui, juste des infos ponctuellement mais plus de ces chiffres anxiogènes. Que le bon peuple (ou du moins ceux qui perdent leur temps avec ces chaînes à abrutir les citoyens), qui dans son immense majorité n'a pas d'actions, dorme en paix.

Ça va bien finir par remonter (en bonne théorie hollando-macronesque) : eh oui, après une petite crise mondiale et un pompage massif sur les pauvres, on a eu à nouveau des cours boursiers les plus hauts. Bis repetita..., et diabolicum est...

En fait cette histoire de ruissellement des richesses est parfaitement vraie ! Mais c'est juste le sens du ruissellement qui est faux : ça coule du bas vers le haut.

Le PDG de Lactalis avec une fortune de 9 milliards € le prouve : il a fait ruisseler chaque euro extrait des paysans et de leurs vaches à lait...

Donc [comme le dit Paul Jorion](#), on va hardiment repomper nos petits sous pour renflouer nos « chers » Maîtres ... Et nous serons heureux de revoter pour eux !

La panique obligataire s'étend

Rédigé le 5 février 2018 par [Bill Bonner](#)



Les taux obligataires longs montent, alourdissant les intérêts dus sur une cohorte de dettes, et le revenu disponible chute. Les réductions d'impôt ne redresseront pas la situation.

« Les valeurs US chutent à mesure que les ventes de bons du Trésor s'accroissent », titrait *Bloomberg* la semaine dernière.

Dans le même temps, le bitcoin a dégringolé vers les 8 000 \$ – effaçant près de 100 Mds\$ de sa valeur en seulement 24 heures.

Le prix du bon du Trésor américain à 10 ans a plongé, faisant passer son rendement au-

delà des 2,75%

Déjà, le taux fixe de crédit immobilier à 30 ans – dont l'évolution suit celle du rendement du T-Note à 10 ans – est passé de 3,7% il y a un an à 4,2% aujourd'hui.

Sur un prêt de 200 000 \$, cela revient en gros au montant promis en baisses d'impôts.

Le gouvernement donne. Le gouvernement reprend...

Et le gouvernement fait un beau gâchis.

Les autorités ont orchestré un cycle du crédit aux proportions grotesquement exagérées – et maintenu les taux d'intérêt bien trop bas pendant bien trop longtemps. A présent, elles se retrouvent avec une économie croulant sous les dettes... alors que le cycle de taux se retourne.

Quelques petits points de base, ça ne semble pas grand-chose. Mais lorsqu'il faut emprunter – chacun d'entre eux est douloureux.

Lorsque vous avez 67 000 Mds\$ de dettes, quelques points de base peuvent être un véritable désastre. Pour être plus précis, si les frais augmentaient d'1%, cela ajouterait 670 Mds\$ à la charge annuelle de la dette des Etats-Unis.

Il y a quelques jours, nous avons vu que le gouvernement US se retrouverait dans un sacré pétrin si d'aventure les taux d'intérêt augmentaient à un modeste 5%.

Nous disions que cela viendrait ajouter 600 Mds\$ de dollars au coût d'une dette de 30 000 Mds\$ – un montant que les Etats-Unis devraient atteindre d'ici 10 ans.

Un lecteur nous a écrit en demandant où nous avons été à l'école.

Si un taux de 5% s'appliquait à l'*intégralité* de ces 30 000 Mds\$, cela représenterait des intérêts de 1 500 Mds\$, non 600 Mds\$.

Les autorités US collectent environ 3 500 Mds\$ de revenus fiscaux. Dans ces conditions, payer autant d'intérêts serait hors de question.

Des problèmes toxiques

Et ce n'est qu'un début. Quand les ennuis arrivent, ils arrivent rarement seuls. Au lieu de ça, comme un gang d'adolescents de Baltimore, la hausse des taux d'intérêt amènera avec elle tout une bande de problèmes toxiques.

Comme nous l'avons vu, en chiffres bruts, l'économie ne se porte pas mieux aujourd'hui que sous Barack Obama. Les taux de croissance sont à peu près identiques. Mais les actions sont au sommet d'une échelle branlante... et la dette grimpe en flèche.

Le Bureau du budget du Congrès avertit que l'augmentation des dépenses fédérales et les réductions d'impôts videront le Trésor d'ici mars. Les autorités ont prévu d'émettre 1 300 Mds\$ d'obligations en seulement neuf mois – et pour l'instant, elles suivent leur

calendrier.

Mais qui achètera ces obligations ?

Pas la Fed. Elle devrait poursuivre son resserrement quantitatif (vendre des obligations au lieu de les acheter)... du moins jusqu'à ce que l'échelle finisse par basculer.

Pas les consommateurs. Ils n'ont pas d'argent.

Une dette record avec un revenu disponible qui chute

La seule raison pour laquelle il y a de la croissance, c'est que les consommateurs sont prêts à sacrifier leur sécurité financière.

Au lieu d'épargner, ils dépensent. Ces dépenses viennent abonder le côté positif du registre du PIB. La dette supplémentaire n'apparaît pas du tout.

Ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle n'existe pas... La dette des ménages américains a atteint un nouveau record – plus de 15 000 Mds\$. Ces 30 dernières années, elle s'est développée deux fois plus rapidement que les salaires.

A présent, toute augmentation de 1% des taux d'intérêt, appliquée à l'intégralité de la somme due, générerait 150 Mds\$ de charges supplémentaires.

C'est là que les calculs se compliquent un peu. Les Etats-Unis comptent environ 120 millions de ménages. Soit un coût annuel supplémentaire de 1 250 \$ environ par foyer.

Où les ménages obtiendraient-ils cette somme ? Leur épargne a été ponctionnée pour continuer de faire avancer l'économie.

Des ménages démunis face aux revers financiers

Les revenus disponibles moins les mises de fonds personnelles – c'est-à-dire l'épargne – ont chuté à 2,4%, au dernier compte. C'est le plus bas niveau depuis 2005. Et cela laisse la plupart des ménages complètement démunis face aux revers financiers.

Le site WolfStreet.com a examiné l'état de santé des ménages américains [les chiffres proviennent de la Fed] :

- seuls 48% des adultes ont assez d'épargne pour couvrir trois mois de dépenses en cas de perte de leurs revenus ;
- 22% de plus pourraient surmonter ces trois mois en mobilisant des ressources plus larges – notamment emprunter auprès d'amis et vendre des actifs ;
- mais 30% d'entre eux ne pourraient gérer une crise financière de trois mois ;
- 44% des adultes n'ont pas assez d'épargne pour couvrir une urgence de 400 \$ et devraient emprunter ou vendre quelque chose pour joindre les deux bouts ;
- les personnes qui ont eu des difficultés sont plus susceptibles d'avoir recours à

« un service financier alternatif » comme un prêt en anticipation de crédit d'impôts, un prêt sur gages ou une avance sur salaire – autant de solutions très coûteuses.

Bah... Pas de quoi s'inquiéter, n'est-ce pas... les réductions d'impôts mettront 1 000 \$ dans les poches de l'Américain moyen.

Mais dès qu'il aura détourné son attention, les intérêts et l'inflation reprendront ces 1 000 \$... et plus encore.

Panique chez les accros à la dette ?

Rédigé le 6 février 2018 par [Bill Bonner](#)

L'angoisse des taux, la ré-inflation, voilà ce qui secoue les marchés. Chez les accros à la dette, c'est l'affolement.

« Surveillez le vendredi », disent les vétérans des marchés. Lorsque les pros sont inquiets, ils soldent leurs positions le vendredi afin de passer le week-end sans angoisse.

Lorsqu'ils sont confiants, ils achètent le vendredi ; ils ne veulent manquer aucun des gains du week-end.

Vendredi dernier, les traders ont vendu les actions, faisant chuter le Dow Jones de 666 points sur la séance.

Les marchés sont toujours en train de grimper ou de baisser. Ce marché va baisser, cela ne fait aucun doute.

Ce ne serait rien de neuf et ne vaudrait pas vraiment la peine d'être mentionné... sauf qu'il y a plus.

Les idioties habituelles

Non seulement les prix des actions et des obligations vont chuter, mais la structure financière dans son intégralité se dirige vers une destruction longue et douloureuse.

Pour l'instant, personne ou presque ne s'en aperçoit. Le *New York Times* de lundi, dans son édition internationale, ne fait pas mention de l'Etoile de la mort qui s'approche actuellement de l'économie américaine. Au lieu de ça, nous y trouvons les idioties habituelles. Trump a fait ci... la Russie a fait ça... Nunes... Mueller... Israël... la Pologne... bla bla bla.

C'est ainsi que ça fonctionne.

Les vétérans disent aussi qu'un marché baissier essaiera toujours d'emporter autant d'investisseurs que possible dans sa chute. Il ne serait donc pas surprenant que les actions se remettent... de sorte que les investisseurs pensent que le danger est passé... suite à quoi, boum – un vrai krach.

Comme toujours, nous attendons de voir... et nous ferons de notre mieux pour en profiter... en essayant de comprendre.

Nous observons et nous nous posons des questions.

Souvent, nous relient les points... lentement... lentement... jusqu'à ce que, sans prévenir, tout s'enchaîne rapidement.

Un dîner alléchant

Nous allons revenir au paysage financier dans une minute... Mais d'abord, un petit point sur nos voyages.

Nous avons interrompu notre aventure immobilière en Irlande pour régler quelques affaires en France lors d'un séjour à la campagne.

« Je vous ai préparé un bon repas », nous a annoncé un vieil ami à notre arrivée.

« Du poisson que nous avons pêché dans l'étang... et un parmentier de lièvre. »

« Miam... Vous avez abattu le lièvre sur la ferme ? »

« Non, nous l'avons trouvé sur la route. Quelqu'un l'avait tapé avec sa voiture, sans l'écraser. Il était encore tiède quand nous l'avons trouvé. »

« Ah... voilà qui semble alléchant... »

C'était la première fois que nous mangions un animal trouvé sur la route. Mais ça s'est avéré délicieux.

Il a plu tout le week-end, si bien que nous n'avons pas pu travailler à l'extérieur. Tout de même, c'était un plaisir de revenir « chez nous » en France. Nous y sommes depuis près d'un quart de siècle. Dommage qu'il y ait les impôts...

L'angoisse des taux

Mais revenons-en aux marchés...

La cause probable de la dégringolade de vendredi était due, a-t-on dit, « à l'angoisse des taux » et « à la ré-inflation des prix ».

L'angoisse des taux provient du changement, déjà abondamment commenté, de la politique de la Fed. Les banques centrales ne forcent plus les taux à la baisse ; elles les laissent plutôt grimper.

Le bon du Trésor US à 10 ans, par exemple, enregistrait un rendement de plus de 2,8% vendredi : pas moins de 1,4% de plus que le plancher établi le 6 juillet 2016.

Quant à tenir compte de la ré-inflation – ou reflation, le phénomène qui se produit lorsque les prix recommencent à grimper –, il était temps. Le pétrole est déjà revenu à près de 70 \$ le baril.

D'une manière générale, les prix à la consommation ne grimpent pas, maintenus au plancher par les prix des biens fournis par la Chine et les prix des services fournis par l'Inde. Cela, toutefois, devrait changer à mesure que les politiques commerciales protectionnistes de Trump portent leurs fruits pourris.



Accros à la dette

Nous disions fin 2016, juste après les élections américaines, que [l'arrivée de Trump au pouvoir signifiait un retour de l'inflation](#).

Notre raisonnement est simple : le *Deep State* (la vaste meute d'initiés qui contrôlent le gouvernement) vit de taxes et de crédit.

La collecte d'impôts est limitée par ce que l'économie réelle peut produire concrètement. Et l'économie ralentit ; la croissance du PIB a été légèrement inférieure, durant la première année de Trump, à ce qu'elle était durant les années Obama. De sorte que Trump et le *Deep State* ont plus que jamais besoin de la dette.

C'est pour cela que les autorités devraient emprunter 84% de plus cette année que l'an dernier. Comme prévu, l'ère des déficits budgétaires à plusieurs milliers de milliards de dollars est de retour.

Le *Washington Post* :

« Voici les chiffres exacts. Le Trésor américain prévoit d'emprunter 955 Mds\$ au cours de cet exercice fiscal, selon un document publié mercredi. C'est la plus grosse somme empruntée depuis six ans, et une augmentation de taille par rapport aux 519 Mds\$ que le gouvernement fédéral a emprunté l'an dernier.

'Nous sommes accros à la dette', dit Marc Goldwein, directeur de la politique au sein du Comité pour un budget fédéral responsable. Il rejette la responsabilité de cette situation sur les deux partis. »

Comment ça « nous », blanc-bec ?

Les politiciens, les compères du *Deep State*, les zombies – tous sont accros à la dette.

Le reste d'entre nous, en revanche, se porterait bien mieux sans.

Un bon petit krach pour en éviter un autre bien plus mauvais

Rédigé le 6 février 2018 par [Simone Wapler](#)

Le krach des marchés actions permet d'éviter la Grande Apocalypse Financière que serait un krach obligataire sur les obligations souveraines.

Les marchés actions montaient à cause de la multiplication du crédit en raison des taux bas et pas du tout parce que les entreprises cotées faisaient des affaires florissantes. Même Janet Yellen s'en était aperçu.

Moins d'argent frelaté et voilà que la richesse bidon s'envole. Depuis que les taux longs remontaient, à [La Chronique](#), Bill Bonner et moi-même, nous vous avons bien prévenu de ce qui allait se produire, cher lecteur.

Le débit d'argent frelaté diminue

Et pourquoi remontaient-ils ? Parce que le débit d'argent frelaté injecté dans le système monétaire et financier diminuait.

Une des mesures de la quantité de fausse monnaie à l'œuvre se fait en additionnant les « actifs des banques centrales » ou encore les « bilans des banques centrales ».



Je vous rappelle le principe de cette manipulation conduisant à de la fausse monnaie : un banquier central rachète une créance pourrie d'une banque zombie ou d'une grosse entreprise zombie (des entités trop grosses pour faire faillite et ce n'est pas ce qui

manque). Le banquier central l'inscrit à son bilan en tant qu'actif (même si tout le monde sait que cette créance ne sera jamais remboursée). Le zombie reçoit du *cash* en échange ce qui lui permet de marquer son insolvabilité et de continuer à survivre.

Mais voilà : 22 misérables petits milliards en moins pour les zombies et tout s'écroule !

La cuisine monétaire de la Fed

Comme un soufflé que vous retirez du four et qui se dégonfle car les petites bulles d'air contenues dans les oeufs battus en neige ne sont plus chauffées et ne peuvent plus soutenir la préparation...

Ne croyez pas que Janet Yellen ne connaisse pas sa cuisine monétaire. Elle sait très bien que si on sort le soufflé du four, il se déballonne.

Elle avait même prévenu.

« La valorisation des actifs est historiquement forte [...] les vulnérabilités du secteur financier sont modérées alors que le système bancaire est bien capitalisé. »

Janet Yellen, 28 novembre 2017

Ne vous y trompez pas : Janet Yellen susurait en langue de bois de banquier central que les actions pouvaient chuter sans gros bobos.

Chute des obligations souveraines : bobos mortels ?



Ce qui serait grave, ce serait la chute des obligations souveraines. Là, ce serait une blessure mortelle car tout le système monétaire et financier de l'argent frelaté repose sur

ces titres d'Etat. La nouvelle norme est que l'or ou le *cash* ne doivent plus exister. L'actif refuge par excellence est la dette d'un pays et rien d'autre. Vous n'avez plus le droit de choisir de ne pas investir. Vous devez être investi et le zéro risque est la dette d'Etat.

Ces derniers temps, les obligations souveraines chutaient et notamment les bons du Trésor américain. Normal, puisque les banquiers centraux en rachètent moins et qu'en plus le gouvernement Trump, très dépensier, doit en émettre beaucoup. Plus d'offre, moins de demande, vous connaissez la musique...

Donc cher lecteur, un bon petit krach sur les actions, ce n'est pas mauvais du point de vue de la Fed.

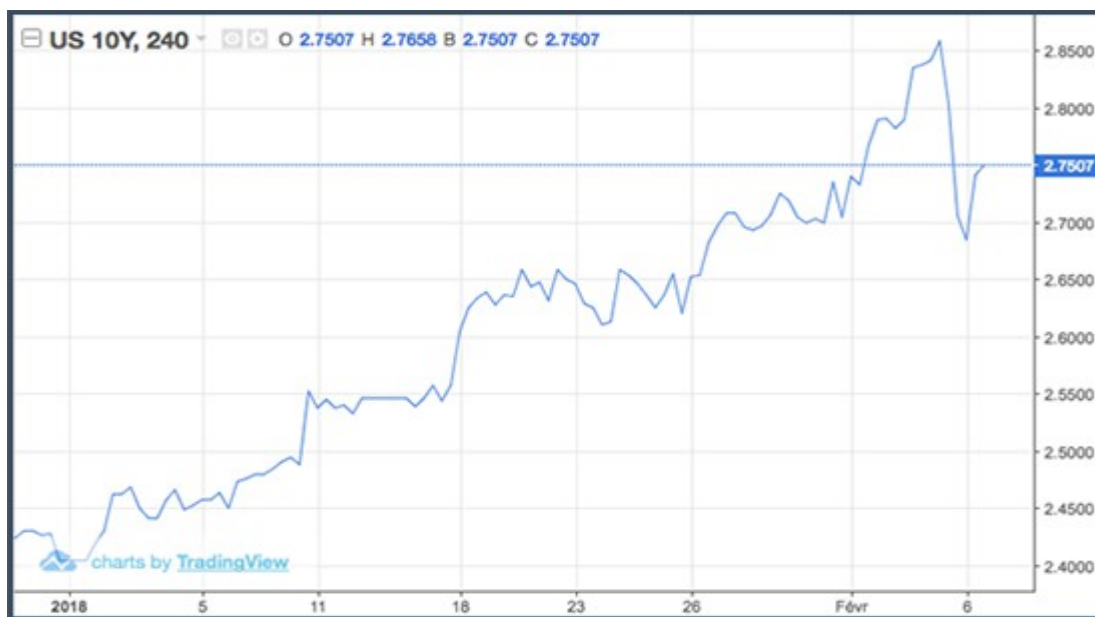
Car les investisseurs institutionnels (qui sont obligés d'investir votre argent) vont se dégager pour acheter... des métaux précieux ? Du *cash* ?... Non ! Des obligations souveraines américaines.

Le krach obligataire peut-il être évité ?

Et hop, voilà comment le krach obligataire (le seul vraiment grave) pourrait être évité.

Pour le moment, ça marche !

Voici l'évolution récente du rendement 10 ans américain :



Nous étions à 2,85%. Et là aussi, nous vous avons prévenu, cher lecteur : 3% c'est la limite inacceptable qui, si elle était touchée, ferait s'effondrer la pyramide de dettes (et les zombies qui en dépendent).

Hop, nous voilà revenus à 2,75%.

Les esclaves de la dette sont retournés au bercail et ont acheté des bons du Trésor.

Pour le moment, tout va bien... Le krach actions empêche le krach obligataire.

Mais si jamais les fuyards se tournaient vers l'or ou d'autres actifs tangibles ? S'ils décidaient de s'affranchir de la dette ?

Alors, il faudrait passer aux choses vraiment sérieuses. [Un jubilé, par exemple...](#)

Des indicateurs plus vus depuis 2007...

Rédigé le 5 février 2018 par [Nick Hubble](#)



Des indicateurs « jamais vus depuis 2007 », c'est devenu récemment une rengaine. Mais que valent ces indicateurs pour prédire un krach — et finalement, que faire ?

C'est la rengaine... Le nombre d'indicateurs « à des niveaux qu'on n'avait plus vus depuis 2007 » ne cesse d'augmenter.

Tous les voyants signalent que nous nous dirigeons vers un krach qui frappera toutes les classes d'actifs... sauf une. J'y reviendrai plus loin.

Mais d'abord, les signaux d'alerte signifient-ils nécessairement qu'il faut chercher à se mettre aux abris ?

Autrement dit, quelles alertes faut-il prendre au sérieux ?

En premier lieu, nous examinerons les derniers indicateurs qui sont dans le rouge. Cela nous mettra de mauvaise humeur vu qu'il n'y a pas de réponses définitives sur ce qu'il convient de faire.

Mais cela nous permettra de conclure en étudiant une opportunité d'investissement qui se présente aujourd'hui.

Fin janvier 2017, la probabilité d'une baisse de 2% des actions en février 2018 n'était que de 10%

A la liste des indicateurs (déjà nombreux) dans le rouge, on peut ajouter les prix des options à fin janvier. Les options sont de précieux indicateurs du futur ainsi que des

outils d'investissement fort utiles.

Sur le marché des options, l'indicateur à surveiller est le prix des options de vente par rapport aux options d'achat. Les options de vente américaines sont aujourd'hui meilleur marché qu'en 2007. Cela signifie que parier sur la hausse des actions n'a jamais été aussi populaire et qu'il n'y a que peu de spéculateurs à la baisse. Autrement dit, les gens ne s'attendent pas à une chute des actions mais bien au contraire, à une hausse. Et ils sont plus confiants qu'en 2007. C'est justement avant un krach que la confiance est à son paroxysme.

Grâce à la formule de l'établissement du prix des options, on peut calculer la probabilité implicite d'une chute du marché actions. Bizarre ? Je m'explique. Au vu du prix des options, la probabilité d'une baisse de 2% sur le marché le mois prochain est inférieure à 10%. Les plus-bas précédents étaient d'environ 15%.

Les options et le VIX : des signes inquiétants

Vous êtes un peu perdu ? Alors considérez les options comme une assurance. Acheter une assurance contre le vol au Japon n'est pas cher, car le taux de criminalité y est faible. De la même manière, si acheter une assurance contre le vol chez vous est aussi abordable, vous pouvez en déduire que le taux de criminalité est bas dans votre coin. En revanche, une assurance contre les catastrophes naturelles au Japon... Bref, vous avez compris l'idée.

Une option fonctionne comme une assurance. Les gens les achètent pour se protéger d'un krach, ou pour bénéficier d'une hausse. L'établissement du prix des options au 22 janvier nous informe que le niveau d'optimisme et l'absence de peur sont à des niveaux alarmants, des niveaux auxquels ils se situent en général avant un krach.

Mais il n'y a pas que les options qui sont inquiétantes.

L'indice de volatilité, le CBOE Volatility Index (VIX), s'est effondré à un plus-bas historique début janvier. Le plus-bas atteint par le VIX tout comme la forte hausse des actions ont rendu une correction plus probable. Ils sont des indicateurs supplémentaires d'un krach à venir.

Soit dit en passant, la confusion qui règne sur le marché obligataire n'a pas ranimé la faible volatilité record des bons du Trésor américain. Là aussi, un retour à des niveaux normaux de volatilité arrivera probablement avec un krach.

D'autres records moins visibles mais aussi inquiétants

Le nombre de candidats pour un même poste atteint des plus-hauts records au Japon. Si l'inflation surgit dans le pays de la déflation, le marché obligataire japonais pourrait connaître quelques turbulences.

Les introductions en Bourse au niveau mondial ont atteint des plus-hauts qu'on n'avait

plus vus depuis la crise de 2008. C'est là un indicateur à la baisse, parce que les entreprises préfèrent lever des fonds lorsque leurs actions sont chères. Cela dilue moins leurs actionnaires existants.

Et puis il y a les valorisations boursières. L'expert britannique Tim Price a alerté à ce propos. Les deux dernières fois que nous avons atteint ces niveaux de valorisation, les actions ont lourdement chuté.

Tout comme on peut déduire la probabilité d'un krach boursier à partir du prix des options, on peut déduire le rendement attendu du marché à partir des valorisations.

L'arbre se reconnaît à son fruit

Si vous achetez une nouvelle voiture avec un rabais de 10% et essayez de la vendre un an plus tard parce que votre patron veut que vous déménagiez à Londres, vous savez que la chute habituelle de 19% de la valeur d'une voiture neuve sera finalement bien plus limitée. Vous déplorerez environ 9% de pertes au lieu de 19%.

De la même manière, acheter des actions bon marché améliore votre rendement. Si vous achetez des actions lorsqu'elles sont surévaluées, vous êtes certain d'enregistrer des pertes – du moins pendant un temps, étant donné que les actions sont censées monter sur le long terme.

L'arbre se reconnaît à son fruit. Si vous aviez acheté des actions en 2000, alors qu'elles étaient extraordinairement surévaluées, vous n'êtes pas encore rentré dans vos frais.

A partir d'une analyse de ce type, lors d'une conférence organisée par la Société Générale, le gestionnaire de portefeuille Dylan Grice a récemment expliqué les prévisions qu'on pouvait faire sur l'évolution du prix des actions.

Selon lui, le modèle de valorisation Shiller CAPE, également utilisé par Tim Price, suggère que l'investisseur en actions américaines au prix d'aujourd'hui enregistrera une perte de 2% au cours des 10 prochaines années, après inflation. Ce n'est pas aussi mauvais que d'acheter une voiture neuve... mais une perte de 2% sur dix ans, ce n'est pas très engageant.

Concrètement, sur quoi investir ?

Mais dix ans c'est long. Et 2% n'est que le résultat attendu. Traditionnellement, le même genre de prévisions suggérait plutôt jusqu'à 8% de gains. Le chiffre de -2% n'est que le rendement implicite que vous acceptez en achetant aujourd'hui.

Le hic est dans la nature des rendements comparés. Certes, les actions pourraient bien offrir des rendements minables sur dix ans. Mais les obligations semblent tout aussi mauvaises, si ce n'est pires.

Je pense savoir dans quoi songe investir Grice au lieu de ces deux actifs. Nous y reviendrons.

Au lieu d'éviter les classes d'actifs surévalués, il faut inverser sa réflexion : investir dans les meilleurs investissements possibles quel que soit le moment – ceux qui présentent les valorisations les meilleures marché.

En ce moment même, ce sont les matières premières.

La Pierre de Rosette raconte un jubilé

Rédigé le 6 février 2018 par [Nick Hubble](#)

Un jubilé, une remise générale des dettes, va devenir nécessaire. Assurez-vous de ne pas faire partie de ceux qui sont du mauvais côté.

La tapisserie de Bayeux, longue de 70 mètres, sera exposée en Grande-Bretagne.

Quand les Anglais pourront-ils admirer ce tissu brodé décrivant l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands ? Pas la semaine prochaine, ni même le mois prochain. En fait, pas même l'année prochaine. Ni l'année suivante. Ni même l'année d'après.

Envoyer ce trésor national en Grande-Bretagne nécessite une autorisation de l'Etat français. Par conséquent, l'oeuvre d'art ne sera pas exposée au British Museum avant 2022.

Oui, il faut plus de temps pour envoyer la tapisserie au Royaume-Uni qu'il n'en a fallu pour conquérir l'Angleterre...

Si les Anglais souhaitent la voir, je leur conseille donc de se rendre directement au musée de Bayeux, en Normandie.

Cependant, ce n'est pas tant à la tapisserie que vous devriez vous intéresser, mais plutôt à l'échange qui a été suggéré en contrepartie. Le député et président de la Commission des affaires étrangères, Tom Tugendhat, veut envoyer en France la pierre de Rosette.



Le message ici est un message de conciliation avec la France. Les amateurs d'Histoire savent que ce sont les Français qui ont découvert la Pierre de Rosette mais qu'elle a été reprise par les Anglais après la défaite française en Egypte. La tapisserie de Bayeux montre l'invasion de l'Angleterre par les Français mais elle fut sauvée des Nazis grâce à l'aide des services de décryptage de Bletchley Park.

Tout ceci laisse penser que les Britanniques et les Français veulent tourner la page.

Venons-en à présent à ce que raconte réellement la Pierre de Rosette.

La pierre qui raconte la remise à zéro des compteurs de dette

Alors que Napoléon était occupé à se balader à travers l'Egypte, un de ses soldats, Pierre-François Bouchard, découvrit la pierre de Rosette. Lorsque les Français rendirent Alexandrie aux Britanniques, ces derniers prirent possession de tous les artefacts qu'ils trouvèrent. Vingt-trois années plus tard, le savant Jean-François Champollion parvint à traduire les inscriptions gravées sur la pierre de Rosette.

Le texte écrit en grec ancien, en hiéroglyphes égyptiens et en démotique permettait pour la première fois de déchiffrer les hiéroglyphes. La pierre de Rosette a littéralement déverrouillé les secrets de l'Egypte ancienne.

Voilà ce qu'on nous a appris à l'école primaire. Mais je parie que personne ne vous a jamais dit ce qui est en réalité inscrit sur la Pierre de Rosette. Pourquoi ? Parce qu'elle révèle une idée très dangereuse... pour les banquiers et pour notre système financier.

La Pierre de Rosette met à l'honneur les hauts faits du pharaon égyptien Ptolémée V. Parmi ceux-ci, se trouve un « jubilé de la dette ». Elle montre comment Ptolémée a déclaré que toutes les dettes, à l'époque appelées « ardoises » devaient être annulées. Et tous les esclaves pour dette, appelés « péons », étaient libérés.

Effacer la dette : une norme dans l'Antiquité

A l'époque, ne pas être capable de rembourser ses dettes signifiait vendre ses terres, et entrer soi-même (ou ses enfants) en esclavage.

L'idée d'effacer toutes les dettes semble assez spectaculaire. Mais c'est en réalité la norme. Selon l'historien et anthropologue David Graeber, là où existent des traces de civilisation, il existe des remises jubilaires des dettes. La Pierre de Rosette confirme cela pour l'Egypte et la Grèce dans l'Antiquité. Le mot moderne de « liberté » vient d'une déclaration de remise jubilaire de dettes du roi En-metena de Lagash datant d'il y a 4 000 ans .

Il existe même un cycle des jubilés de la dette. Dans la Bible, l'Ancien testament parle de cycles de 50 ans.

Les raisons sont claires. Au fil du temps, de plus en plus de gens finissaient par être trop endettés. Par exemple, chaque fois qu'une récolte était mauvaise, les agriculteurs qui

avaient emprunté pour payer leurs semences étaient obligés de vendre leurs enfants à leurs crédateurs.

Chaque fois que la société atteignait un point de rupture du fait de l'extrême inégalité et du nombre élevé d'esclaves, le roi proclamait un jubilé de remise des dettes. Il libérait les esclaves et déclarait l'annulation des dettes. Parfois, les emprunteurs défaillants retrouvaient même leurs terres. Et puis le cycle recommençait.

Dettes, inégalité et esclaves... Ça vous rappelle quelque chose ?

En ce moment, un jubilé de la dette serait le bienvenu, ne pensez-vous pas ?

Les niveaux d'endettement à travers le monde atteignent des sommets. Qu'elles soient personnelles, privées, d'entreprises, étudiantes, publiques ou sur marges, les dettes sont effroyablement élevées. Elles pèsent sur notre développement, augmentent les risques d'une crise, rendent impossibles des taux d'intérêt raisonnables et mènent à l'inégalité.

Les propriétaires immobiliers sont tellement endettés qu'ils sont pratiquement esclaves des banques durant les 30 premières années productives de leur vie. Et ceux qui ne peuvent pas payer leurs dettes sont expulsés de leur maison.

Les étudiants sont esclaves de leurs prêts étudiants. Les spéculateurs financiers vivent dans la peur de l'appel de marge. On a dit aux retraités en Grèce que leur gouvernement était trop endetté pour tenir les promesses qu'il leur avait faites.

Lorsque la bulle immobilière a éclaté en Irlande, des lois très sévères pour les débiteurs en difficulté ont conduit beaucoup de gens à émigrer. Ils lançaient des « *debt wakes* » pour dire au revoir à leurs amis et à leurs familles vu qu'ils n'auraient plus jamais le droit de revenir dans leur pays sans risquer la prison pour cause d'impayés.

La solution à tout cela est évidente.

Le prochain jubilé de la dette

Si vous pensez qu'un jubilé de la dette est grotesque et impossible, vous vous trompez. Il existe pléthore de versions modernes plausibles. Certaines ont lieu en ce moment même, comme par exemple l'évolution de la dette irlandaise.

En 2008, les banques du monde entier ne pouvaient plus payer leurs dettes. Elles ont donc fait en sorte que les gouvernements déclarent un jubilé de la dette en les renflouant à tout-va. L'Irlande a même créé une *bad bank* (une agence en charge des actifs toxiques des banques) pour absorber les créances douteuses et laisser « les moins mauvaises banques » s'en tirer.

L'impression monétaire est également une forme de jubilé de la dette. Elle fait diminuer la dette en réduisant sa valeur. Du moins c'est l'idée en théorie.

Dans les prochaines années, je pense que les gouvernements ordonneront à leur banque

centrale de simplement effacer les obligations d'Etat qu'elles auront achetées. Cela est possible si on souhaite truquer les comptes. Qui se soucie si les banques centrales perdent des milliers de milliards en actifs ?

Cela semble être une bonne solution, certes. Mais elle ne va pas sans frais.

Le danger d'un jubilé

La dette n'est pas qu'un passif. C'est également l'actif de quelqu'un d'autre. Les fonds de pension et de retraite ont tendance à beaucoup investir en dette souveraine parce qu'elle est considérée comme plus sûre que d'autres actifs.

Un jubilé laisse des débiteurs tirés d'affaire, mais il laisse aussi des créiteurs avec des pertes. Vous êtes sans doute un créiteur. Des actifs qui vaudront zéro ont été acquis avec votre argent via votre banque ou votre fonds de pension. Cela signifie que votre retraite pourrait bien être mise en danger par un jubilé de la dette.

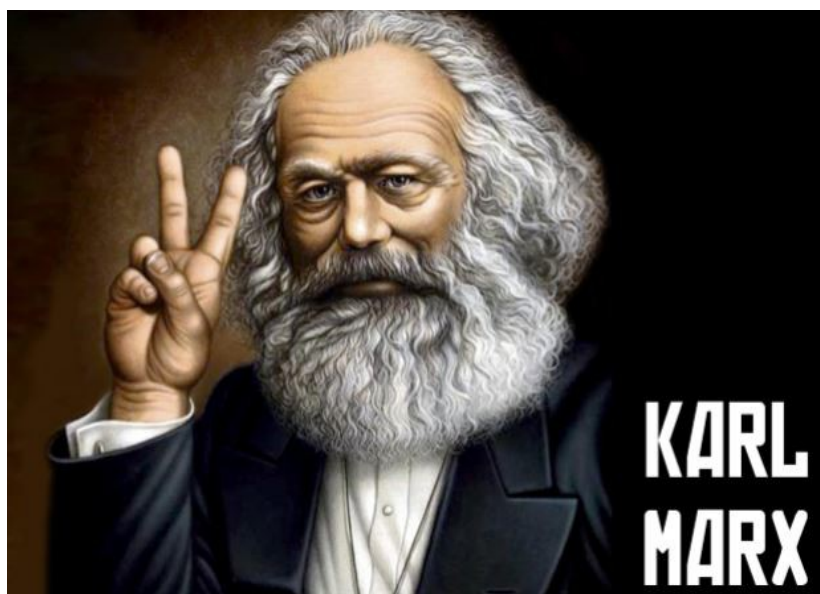
Bien sûr, toute l'économie repose actuellement sur le fonctionnement des marchés de la dette. Prenez l'exemple de l'alimentation. Les agriculteurs empruntent pour payer leurs semences. Les supermarchés empruntent pour payer leurs stocks. Et les entreprises de logistique empruntent pour payer leur essence.

Sans dette, notre économie serait paralysée. Nous sommes aujourd'hui dépendants des marchés financiers pour les produits de première nécessité – la nourriture et un toit.

Dans le prochain jubilé, vous devrez être positionné pour éviter de payer la dispense faite aux autres.

« Pour Patrick Artus, Karl Marx avait raison !! »

par [Charles Sannat](#) | 6 Février 2018



Mes chères impertinentes, mes chers impertinents,

Mais quelle mouche vient donc de piquer Patrick Artus, le directeur de la recherche économique de Natixis qui n'est tout de même pas le Politburo ni un repère de crypto-communistes ?

Voilà qu'il donne raison à Karl Marx... Mais ne confondons pas tout : faire le parallèle entre la situation économique et les théories marxistes n'est pas aussi absurde qu'il n'y paraît et puis il ne faut mélanger théorie marxiste et application avec le succès que l'on sait dans les ex-pays communistes bien vite convertis à l'économie de marché.

Voilà ce qu'écrit Artus donc, dans son dernier papier d'analyse.

« La dynamique du capitalisme est aujourd'hui bien celle qu'avait prévue Karl Marx. On observe bien aujourd'hui dans les pays de l'OCDE la succession d'évolutions que Karl Marx avait prévues :

- 1- la baisse de l'efficacité des entreprises (ralentissement de la Productivité Globale des Facteurs), toutes choses égales par ailleurs, impliquerait une baisse du rendement du capital des entreprises ;
- 2- les entreprises réagissent à cette évolution en réduisant les salaires (en déformant le partage des revenus en faveur des profits) ;
- 3- mais cette stratégie a une limite, atteinte quand les bas salaires deviennent trop faibles (égaux au salaire de subsistance) et les « capitalistes » se lancent alors dans des activités spéculatives qui font apparaître des crises financières.

La logique de cette dynamique du capitalisme est assez implacable et on retrouve bien dans les évolutions récentes la dynamique du capitalisme décrite par K. Marx :

- recul de l'efficacité des entreprises qui pourrait réduire le rendement du capital ;
- réaction à la baisse du rendement du capital par la déformation du partage des revenus en faveur des profits et au détriment des salariés ;
- quand cette déformation atteint sa limite, utilisation d'activités spéculatives pour accroître la rentabilité du capital.

Cette dynamique aboutit nécessairement d'une part à la hausse des inégalités de revenu, d'autre part à des crises financières. »

[Source Natixis ici](#)

Artus confond les explications théoriques marxistes et les effets déflationnistes de la mondialisation et du capitalisme !

Pour tout vous dire, j'ai été assez surpris par cette sortie qui pourrait sembler séduisante de prime abord, car effectivement nous pouvons tous nous accorder sur la baisse de l'efficacité des entreprises.

Là où nous pouvons logiquement diverger c'est sur les causes de cette baisse.

Pour Patrick Marx, c'est comme l'avait dit Karl. Point. Pas d'explication... Juste pauvres salariés qui n'ont pas leur juste part des profits... Soit ! Mais pourquoi !!!

Pour ma part, je pense que le capitalisme est génétiquement déflationniste puisqu'il vise à faire chaque fois un peu mieux avec un peu moins. Cela veut dire que tendanciellement, la productivité augmente et elle a considérablement augmenté depuis le Moyen Âge. Je ne vais pas vous refaire l'histoire, mais entre les tracteurs dans les champs, le train à vapeur devenu électrique, la révolution industrielle qui a justement accouché de Karl Marx, sans oublier les progrès sans précédent de l'après-Seconde Guerre mondiale pour finir par l'avènement des ordinateurs et d'Internet, la productivité a considérablement augmenté.

Le capitalisme a bien réussi à faire manger beaucoup plus de gens avec beaucoup moins d'agriculteurs, à habiller des milliards d'individus avec de moins en moins d'ouvriers, bref, à faire beaucoup mieux avec beaucoup moins. C'est dans sa nature, et la seule manière d'aller vers une augmentation des profits.

Philosophiquement, cette augmentation des profits n'est pas mal en soi. Au contraire, c'est cette recherche permanente du mieux avec moins pour avoir plus qui explique le processus d'évolution humain. Or ce processus d'évolution n'est que la suite logique du processus de création par essence divin.

Ce qui est mal, c'est lorsque cette volonté de profit vient se faire au détriment de notre environnement et que nous mettons en place un système non-soutenable à terme.

Je pense surtout qu'Artus oublie de parler des facteurs déflationnistes de la mondialisation qui sont à la base de la crise d'endettement actuelle et qui sont d'ailleurs directement la conséquence de l'insertion dans une économie globalisée des anciens pays... communistes et donc marxistes, à commencer par le plus gros d'entre eux, la Chine, qui conserve tout de même quelques vieux restes non-négligeables de marxisme.

Pourquoi payer plus un petit Français ou un Espagnol alors que je peux avoir pour le même prix 10 ou 20 petits Chinois ! Il ne faut, pour le moment, pas aller chercher plus loin que la concurrence entre les pays et la course au moins-disant social.

C'est avant tout la mondialisation qui explique la baisse des salaires et des revenus des gens, bien plus que la baisse de la productivité qui n'est, jusqu'à preuve du contraire, que ponctuelle.

La productivité des entreprises va considérablement augmenter avec la robotique et la convergence des nouvelles technologies.

Au bout du compte, nous serons capables de produire sans aucun recours ou presque aux « masses laborieuses ».

La question sera alors de savoir comment répartir la valeur ajoutée créée et si nous souhaiterons même la répartir.

Les principes marxistes sont totalement dépassés.

Néanmoins, il se posera rapidement une question incontournable. Comment répartir la richesse si cette répartition ne passe plus par les salaires, c'est-à-dire par le travail ?

À ce jour, personne n'a de réponse, même pas Karl Marx. D'ailleurs, les communistes, avec le « Stakhanovisme », n'ont jamais cherché à « supprimer » le travail.

Il est déjà trop tard, mais tout n'est pas perdu. Préparez-vous !

Aux États-Unis, l'inactivité au travail coûte près de 100 milliards de dollars par an



Amis salariés qui pensez travailler un peu trop ou en donner largement assez aux vilains patrons, voici une étude de la très sérieuse Harvard Business School qui aura de quoi vous angoisser un peu, car elle démontre sans ambiguïté que VOUS ne travaillez pas assez et que les moments d'inactivités subis coûtent au bas mot 100 milliards de dollars. Une paille !

On ne parle même pas ici de ceux qui se cachent et se mettent à l'abri du travail ou font semblant d'être très occupés ! La procrastination est en effet exclue du champ de cette étude.

Encore un effort et la Harvard Business School va nous démontrer par A + B que nous pourrions être à la semaine de 2 jours sans que cela ne se voit pour la plupart... des cadres ! Car pour les ouvriers, il est difficile de se mettre à l'abri de travail.

Demandez à Charlot dans les temps modernes... Si le boulon n'est pas boulonné, cela se voit rapidement !! Alors que le remplissage de case Excel... c'est nettement plus relatif !

Charles SANNAT